

La voûte d'ogives dans l'Oise : les premières expériences (1100-1150)*

L'emploi de la voûte d'ogives constitue l'aspect le plus original de l'architecture de la première moitié du 12ème siècle en Ile-de-France et, singulièrement, en Beauvaisis, Soissonnais ainsi que dans le milieu parisien.

Le terme de transition, encore parfois utilisé pour caractériser cette période, traduit en fait l'embarras dans lequel on s'est longtemps trouvé pour désigner cette architecture qui n'apparaissait comme ni tout à fait romane - puisqu'elle intègre des voûtes d'ogives, considérées comme le principal attribut du gothique - ni tout à fait gothique - puisque sa signature stylistique doit encore beaucoup au roman.

En fait, sauf pendant le dernier quart du 11ème siècle et le début du siècle suivant, où il existe une architecture proprement romane, on peut parler (surtout pour le Beauvaisis et le Valois, à un degré moindre pour le Soissonnais) d'une architecture romane à voûtes d'ogives, et cela tout simplement parce que celle-ci est considérée comme un mode de couverture parmi d'autres. De fait, cette méthode de voûtement ne supplantera pas d'un coup les autres et les exemples sont fréquents de la coexistence de plusieurs types de voûtes dans des constructions contemporaines, voire dans le même édifice.

A partir des années 30, toutefois, la construction de nefs voûtées d'ogives aux murs délibérément minces selon la tradition de l'Ile-de-France déterminera une structure dans laquelle les retombées associées aux voûtes projettent fortement vers le vaisseau central, créant un effet de baldaquin qui est à l'origine de la travée gothique. Peu après, à Saint-Germer-de-Fly, Saint-Martin-des-Champs, Saint-Denis, une nouvelle organisation des volumes orientaux des édifices se mettra en place, préludant aux chevets gothiques de la seconde moitié du 12ème siècle. Mais, pour longtemps encore, les constructions de moindre importance resteront fidèles, malgré l'emploi de la voûte d'ogives, à une esthétique romane clairement affirmée.

Ce sont ces premières expériences relatives à cette technique de voûtement et à sa diffusion dans l'Oise qui seront évoquées ici.

I/ L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE DANS L'OISE JUSQU'AU DEBUT DU 12ème SIECLE : QUELQUES RAPPELS

L'apparition et le développement de la voûte d'ogives dans l'Oise ne peuvent être valablement étudiés sans un bref rappel préalable des principales caractéristiques des églises construites dans ce secteur jusqu'au début du 12ème siècle (1).

A/ La tradition carolingienne

Comme en bien d'autres régions de la moitié Nord de la France, l'architecture de tradition carolingienne a imposé sa marque pendant une bonne partie du 11ème siècle (2). Si l'on excepte Notre-Dame de la Basse-Oeuvre qui, bâtie à la fin du

10ème siècle, est une construction authentiquement carolingienne (3), et les parties les plus anciennes de Notre-Dame de Morienval (4), aucun édifice majeur n'a cependant subsisté (5) et la moisson, pour riche qu'elle soit, ne concerne guère que des églises paroissiales de campagne. Cette perte des grands édifices atténue donc singulièrement la portée des observations qui peuvent être faites. Il est néanmoins significatif de remarquer que deux grandes familles bien distinctes, identifiées par le plan des nefs, se partagent l'Oise à cette époque : celle de la nef unique, à l'ouest, et celle de la nef basilicale, à l'est (6).

- La première famille, qui correspond principalement à l'ancien diocèse de Beauvais (7), affectionne en effet les édifices à nef unique, même pour les églises d'une certaine importance. Excepté la Basse-Oeuvre, en effet, on ne peut guère citer aujourd'hui que l'église de Montmille (8) dont la nef possédait à l'origine de bas-côtés. Nombreux sont, en revanche, les édifices à grandes nefs uniques à l'aspect nu et lisse, bâties sans

* A la mémoire de Jean-Bory, disparu le 7 juillet 1995, qui a tant contribué à renouveler notre approche de la genèse de l'architecture gothique.

1. Pour une approche plus complète de cette période voir, dans ce volume, l'article de P. BONNET-LABORDERIE sur l'architecture religieuse dans l'Oise au 11ème siècle. On peut également se référer à deux ouvrages anciens, mais indispensables : E. WOILLEZ, Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis pendant la métamorphose romane, Beauvais, 1839-1849 et E. LEFEVRE-PONTALIS, L'architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons au XIe et au XIIe siècle, 2 vol., Paris, 1894-1896.

Voir également D. VERMAND, "L'église de Rhuis, sa place dans l'architecture religieuse du bassin de l'Oise au XIe siècle", *Revue archéologique de l'Oise*, n° 11, 1978, p. 41-62 et A. PRACHE, Ile de France romane (La Nuit des Temps), Zodiaque, 1983.

2. Sur la persistance des traditions carolingiennes, voir notamment J. OTTAWAY, "Traditions architecturales dans le nord de la France pendant le premier millénaire", *Cahiers de civilisation médiévale*, XXIII, 1980, p. 141-172 et 221-239 et, en dernier lieu, E. VERGNOLLE, L'art roman en France, Paris, 1994, chapitres III et IV, avec une abondante bibliographie.

3. P. BONNET-LABORDERIE, *Cathédrale Saint-Pierre de Beauvais. Histoire et Architecture*, Beauvais, 1978, p. 22-35.

4. Voir, dans ce volume, les articles de D. JOHNSON et A. PRACHE sur Morienval.

5. C'est, précisément, à l'essor du gothique que l'on doit cette carence de l'Ile de France en grands monuments romans.

6. Ce point est développé dans mon article sur Rhuis, cité ci-dessus.

7. On y ajoutera le Vexin, qui appartenait à l'ancien diocèse de Rouen, et le territoire de l'ancien diocèse de Senlis.

8. Montmille, édifiée d'après la légende sur le lieu du martyre de saint Lucien et de ses deux compagnons, comporte deux campagnes de construction bien distinctes, celle de la nef, rebâtie partiellement par la suite en raison d'un incendie, étant la plus ancienne.

L'église du Tillé possédait également une nef basilicale. Elle a subsisté partiellement jusqu'au siècle dernier avant de faire place à la reconstruction partielle que l'on peut voir aujourd'hui, réalisée dans le même style gothique tardif que le reste de l'église. Voir E. WOILLEZ, Archéologie des monuments religieux..., op. cit., appendice pl. XV.

aucun artifice décoratif. Ainsi à Notre-Dame-du-Thil, Bresles (9), Hermes, Saint-Martin-le-Noeud, Vélennes (fig. 263), Guignecourt, Essuiles... parmi d'autres exemples. Aucun ne peut être daté avec certitude mais la présence d'un petit appareil carré (pastoureaux) pour les trois premières (10) peut être la marque d'une date de construction assez haute dans le 11ème siècle, voir à la fin du siècle précédent (11). Toutes ces nefs possèdent de quatre à six fenêtres haut percées, avec des claveaux appareillés et sans ébrasement extérieur.

Une autre série, beaucoup plus nombreuse et bien illustrée par des exemples comme Frocourt, Angy (fig. 264), Rosoy, Saint-Aubin-sous-Erquery, Noël-Saint-Martin... regroupe des nefs plus petites, ajourées seulement de deux ou trois fenêtres dont l'étroitesse les apparaît à des meurtrières. L'appareillage des claveaux n'est pas ici nécessaire et un simple linteau monolithique échancre avec des claveaux simulés suffit.

Dans tous les cas, les murs sont minces (de 0,65 m à 0,75 m en moyenne) et raidis par des contreforts plats, sans larmiers intermédiaires.

La seconde famille correspond essentiellement aux anciens diocèses de Soissons et de Noyon. La nef basilicale est ici souvent la règle, même lorsque les édifices sont très modestes comme l'illustre particulièrement bien l'ancien diocèse de Noyon jusqu'aux destructions de la Guerre 14-18 (12).

L'exemple-type est fourni par la nef de Rhuis (13), du milieu du 11ème siècle (fig 265-66). Magnifiquement restaurée dans ses dispositions d'origine, elle continue la tradition carolingienne des nefs inarticulées, percées d'arcades aux arêtes vives retombant sur des piles carrées ou rectangulaires. La notion de travée n'est ici perceptible que par la superposition des ouvertures (arcades et fenêtres hautes). Dans cette catégorie, on citera encore les exemples de Sarron, près de Pont-Sainte-Maxence, ou de Saint-Léger-aux-Bois. A la réserve près de l'adoption d'arcades brisées à partir des années 20, ces régions resteront viscéralement attachées, durant une bonne partie du 12ème siècle, aux nefs basilicales charpentées et inarticulées (14).

Les transepts et les choeurs ont malheureusement presque tous disparu, victimes des reconstructions gothiques. Les rares exemples conservés permettent néanmoins de montrer, pour la partie est de l'Oise, un fort attachement au thème, là encore de tradition carolingienne, du transept-bas (Saint-Léger-aux-Bois (fig. 267), Morienville, Champlieu) (15). Enfin, c'est toujours de la tradition carolingienne dont se réclame Morienville avec son clocher-porche et ses tours de chevet.

En ce qui concerne les choeurs, les chevets plats (Montmille) ou en hémicycle (Merlemon) ont du se partager la faveur des constructeurs, associés à des voûtes d'arêtes ou en cul-de-four.

Jusqu'à l'apparition des chapiteaux sculptés dans le dernier quart du 11ème siècle, le décor géométrique (triangles (fig. 268) ou étoiles gravés) constituait le seul ornement des églises à nef basilicale (tailloirs à la retombée des arcades) ou possédant des voûtes (bandeau soulignant la retombée d'un berceau ou d'un cul-de-four, comme à Morienville).

B/ Le roman

Apparu tardivement (dernier quart du 11ème siècle) par rapport à d'autres régions, le roman de l'Oise n'a pas introduit de modifications majeures dans la structure des édifices. Refusant pour les nefs les différents types de voûtes romanes



263. Vélennes. L'église, vue du sud. (Ph. D. Vermand).



264. Angy. La nef, vue du sud. (Ph. D. Vermand).

9. La présence de briques intervalées entre les claveaux des fenêtres de la façade, comme à la Basse-Oeuvre, est un trait typiquement carolingien.

10. On peut y ajouter la nef, très réparée, de Therdonne.

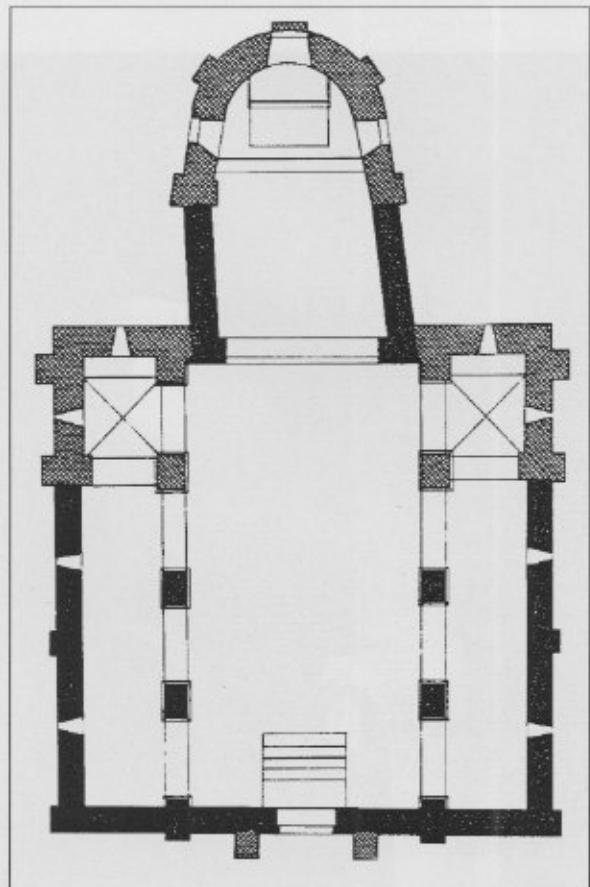
11. Cette tradition de petites pierres carrées s'est cependant prolongée fort longtemps durant le 11ème siècle puisque le mur du collatéral nord de la nef de l'ancienne abbaye Saint-Quentin de Beauvais, consacrée en 1069, en montre un très bel exemple, particulièrement bien remis en valeur par les restaurations des années 80 (Voir N. PETIT, "Les abbayes génovéfaines dans l'Oise : vues et plans retrouvés", Bulletin du GEMOB, n° 51, 1991, p. 24-27).

12. Voir La Picardie Historique et Monumentale, tome VI, introduction et passim.

13. Voir D. VERMAND, "L'église de Rhuis...", op. cit.

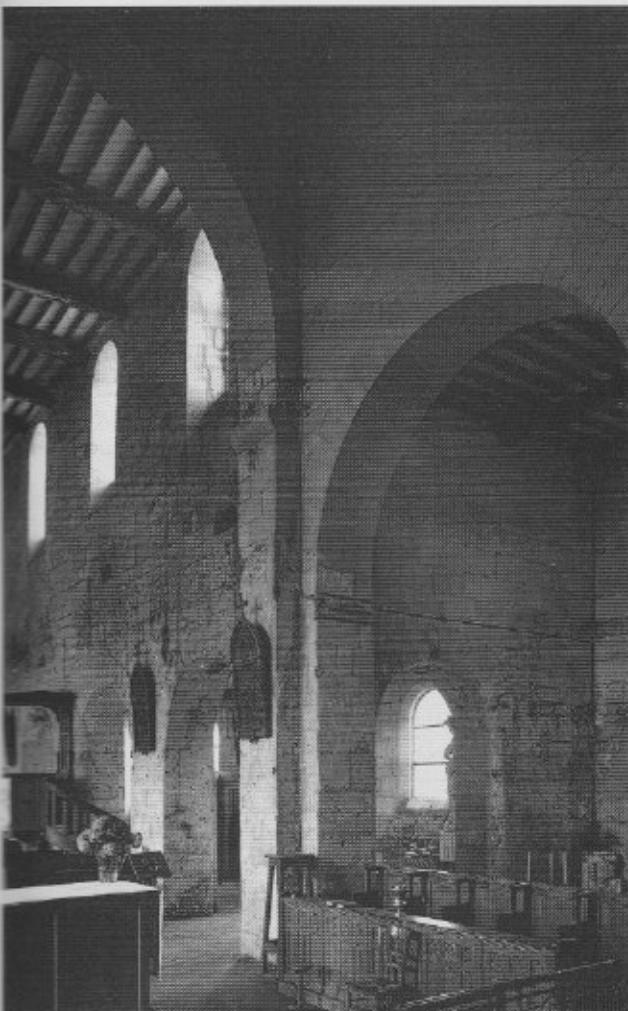
14. Voir notamment E. LEFEVRE-PONTALIS, L'architecture religieuse..., op. cit., passim, et D. VERMAND, Eglises de l'Oise, Canton de Crépy-en-Valois, 1996, in 8° de 56 p., passim.

15. Peu répandu dans l'Oise après cette période, le transept bas restera en revanche une composante incontournable de l'architecture religieuse du Lamnois pendant une bonne partie du 12ème siècle.



265 (ci-contre). Rhuis. La nef, vue vers l'ouest.

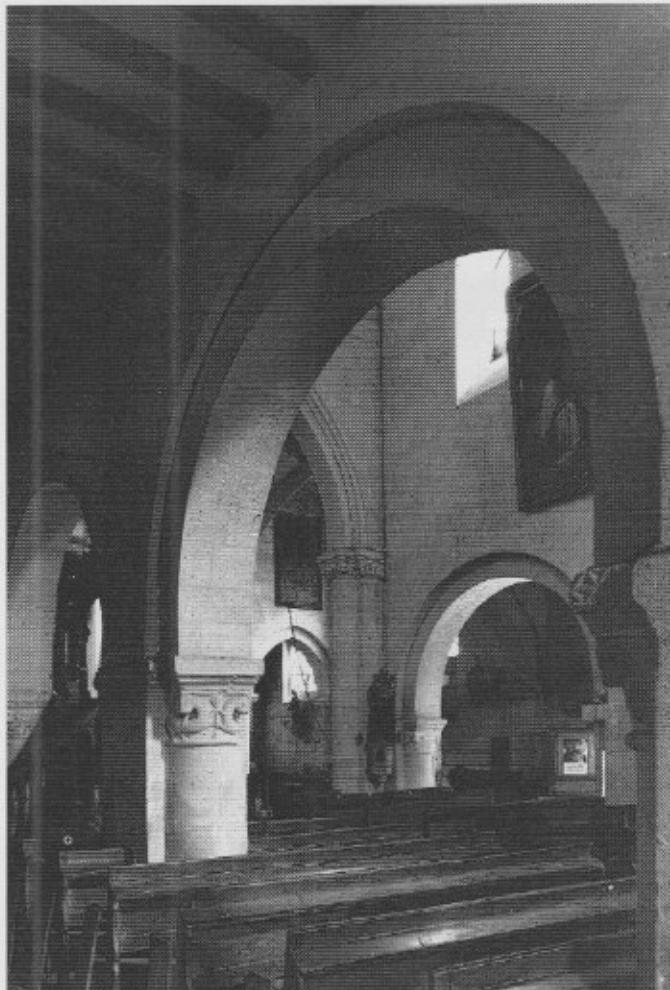
266 (ci-dessus). Rhuis. Plan de l'église au début du 12ème siècle. (Ph. D. Vermand).



267 (ci-contre). Saint-Léger-aux-Bois. Le transept et la nef vus vers le nord-ouest. (Ph. D. Vermand).

268 (ci-dessus). Rhuis. Imposte d'une pile de la nef. (Ph. D. Vermand).

en pierre adoptées dans nombre de régions, il ne développera pas davantage de recherches formelles inédites comme en Normandie, fidèle pourtant, comme l'Ile-de-France, aux structures charpentées. Plus que l'arc brisé - présent à partir des années 1120 - c'est donc l'introduction de la voûte d'ogives qui marquera - mais pas systématiquement, comme on le verra plus loin - le véritable tournant technique et stylistique de cette période. Jusque là, c'est principalement au niveau du décor et d'une riche famille de clochers, dont la qualité et la diversité - favorisées par un excellent matériau de construction - n'ont pas d'égal ailleurs sauf, peut-être, en Normandie, que s'affirme le roman de l'Oise.



269. Berneuil-sur-Aisne. La nef, vue vers le sud-est.
(Ph. D. Vermand).

Des édifices comme Rhuis ou Morienval permettent de saisir ce passage de la tradition carolingienne à une sensibilité et un vocabulaire pleinement romans. A Rhuis, des travaux sont entrepris à partir des années 1080 pour doter l'église d'un portail à gâble, plaqué sur la façade existante, de deux clochers - un seul est construit - et d'une abside en hémicycle en remplacement du chevet plat de l'édifice du milieu du 11ème siècle. La présence de colonnettes avec chapiteaux aux pieds droits des fenêtres de l'abside et aux baies du clocher, celle de billettes aux archivoltes de ces mêmes baies et entre les étages du clocher souligne les lignes de force de la construction et crée des jeux de lumière qui sont l'essence même du style roman.

A Morienval, à la même époque, les clochers sont achevés dans le nouveau style tandis que la vieille nef unique carolingienne fait place à une nef basilicale dont les piles à noyau rectangulaire comportent quatre demi-colonnes engagées. L'une, sur dossier, raidit le mur goutterot sur toute sa hauteur et le divise en travées bien marquées. Une seconde correspond à l'arc doubleau du bas-côté et les deux autres reçoivent la retombée des arcades à double rouleau par l'intermédiaire de chapiteaux. Si beaucoup de ceux-ci sacrifient encore au décor géométrique, plusieurs comportent une corbeille bien structurée, avec volutes ou animaux affrontés aux angles selon un des types classiques du chapiteau roman. Par la structure de ces piles, la nef de Morienval est donc une œuvre authentiquement romane, qui s'inscrit dans le droit-fil de nefs comme celles du Mont-Saint-Michel (également non voûtée mais avec une élé-



270. Villers-Saint-Paul. La nef, vue vers le nord-est.
(Ph. D. Vermand).

vation à trois niveaux) ou d'Anzy-le-Duc, en Bourgogne (voûtée en berceau plein cintre). Elle constitue cependant une exception et la préférence restera aux nefs inarticulées dotées de piles rectangulaires ou carrées, flanquées de deux demi-colonnes correspondant à la retombée du rouleau intérieur de l'arcade (première nef de Saint-Leu-d'Esserent, Berneuil-sur-Aisne (fig. 269), Sacy-le-Grand, Villers-Saint-Paul (fig. 270)...). Poids des traditions ou raisons d'économie, les simple piles carrées ou rectangulaires resteront les plus utilisées, que ce soit à Saint-Rémy-l'Abbaye, vers 1100, ou à Champlieu, 80 ans plus tard.

Comme pour la période précédente, les transepts et les chœurs conservés sont peu nombreux et ne permettent donc pas de se faire une image complète de la production monumentale de ce temps. A Pontpoint, la chapelle de Rouffiac (16), sans doute à usage seigneurial, a gardé un remarquable chœur à chevet plat voûté en berceau plein cintre reposant sur deux arcs doubleaux intermédiaires (fig. 270). Des arcatures aveugles allègent les murs en partie basse. Par son articulation bien maîtrisée et sa richesse plastique, c'est une œuvre authentiquement romane. A la même époque - vers 1100 - les parties orientales de Catenoy adoptent un plan comportant un transept

saillant et un choeur à chevet plat de deux travées, la première, très courte, voûtée d'un berceau plein cintre, la seconde couverte d'une voûte d'arêtes (fig. 272). Tradition carolingienne autant qu'influence normande, le clocher bâti à la croisée comporte une partie inférieure formant lanterne. A l'origine, la nef unique communiquait avec le transept, non seulement par l'arcade ouest de la croisée mais également par deux petits passages percés de part et d'autre de celle-ci, dans le mur ouest des croisillons, à la manière des passages berrichons.

C'est une disposition qui se retrouve à la même époque à Nogent-sur-Oise (17), dont le choeur roman a disparu au profit du magnifique choeur gothique actuel. Afin de mieux épauler l'impressionnant clocher de quatre étages - l'un des plus beaux clochers romans d'Île-de-France - les croisillons sont voûtés de berceaux plein cintre eux-mêmes contrebutés vers l'ouest par les murs goutterots de la nef. A l'est, une abside et deux absidioles, toutes en hémicycle, devaient compléter le plan de l'édifice. Ce plan est adopté non loin de là et peu après (vers 1120) à Rieux (18). Malgré les nombreuses reconstructions ou modifications ultérieures, il est encore facile de voir que l'église comportait à l'origine une nef basilicale, un transept saillant avec clocher octogonal à la croisée et une abside, sans doute en hémicycle, flanquée de deux absidioles (fig. 273). Les arcades de la croisée et les berceaux des croisillons sont voûtés de berceaux plein cintre.

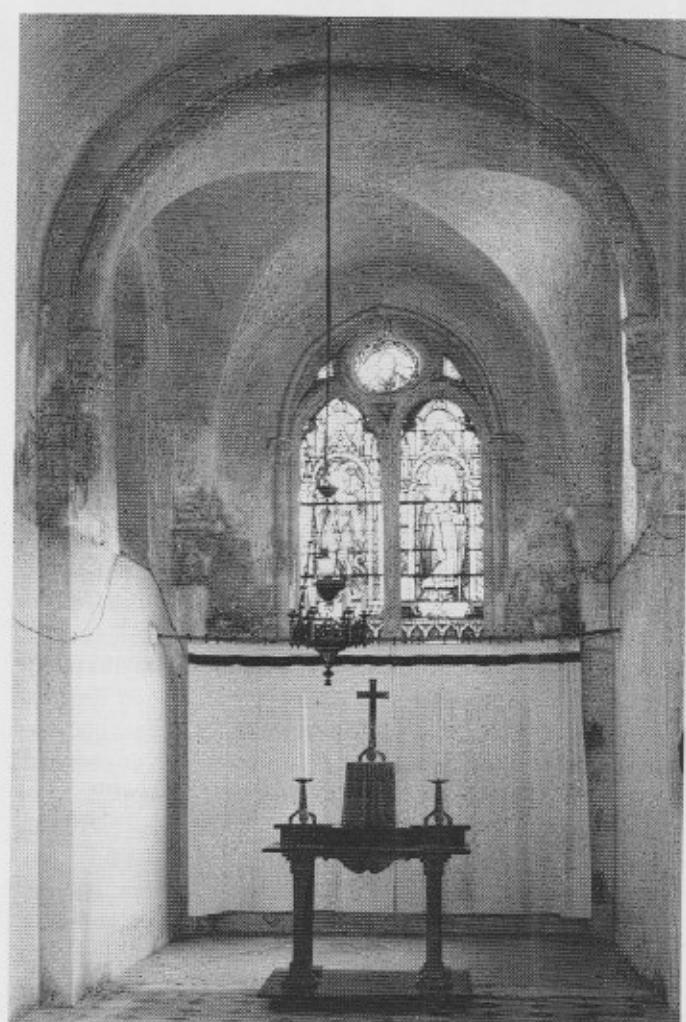
sillons sont cependant ici en arc brisé, sans doute l'un des premiers exemples en Île-de-France, avec la nef de Villers-Saint-Paul, d'une forme qui va devenir bien vite incontournable dans le processus de perfectionnement de la voûte d'ogives.

A côté de ces plans déjà très complets - on pourrait y ajouter le chevet du prieuré bénédictin de Saint-Jean-du-Vivier, près de Mouy (19) - nombre d'églises adopteront cependant la formule, plus simple, associant nef unique et choeur de deux travées (la seconde à chevet plat ou en hémicycle) avec clocher reposant sur la première travée. Les exemples en sont innombrables même si aucun n'est parvenu jusqu'à nous sans altéra-

271. Pontpoint. Chapelle de Rouffiac. Le choeur, vu vers l'est. (Ph. D. Vermand).



272. Catenoy. Le choeur, vu vers l'est. (Ph. D. Vermand).

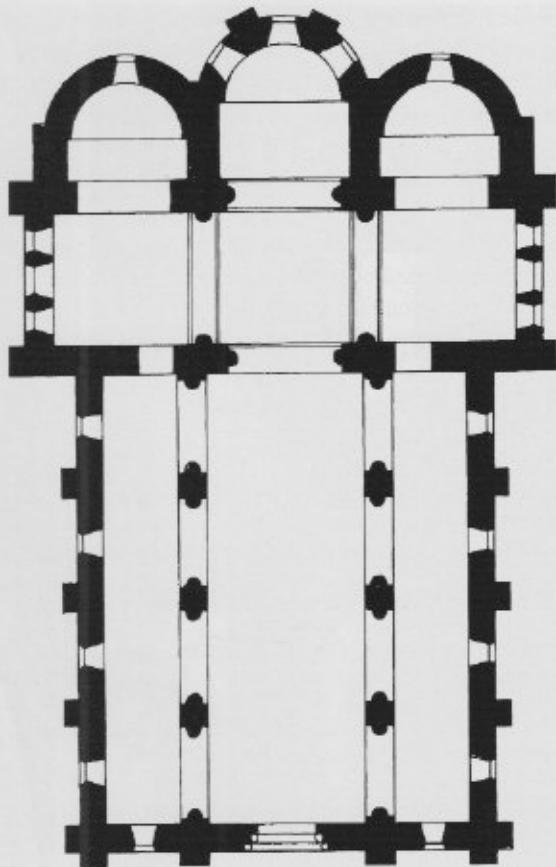


16. D. JOHNSON et D. VERMAND, "La chapelle de Rouffiac à Pontpoint", Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis, Comptes-Rendus et Mémoires, 1986-1989, p. 97-122. On y trouve, développé, ce thème du passage au roman.

17. Elle existait également, à l'origine, à Mogneville.

18. D. VERMAND, Rieux. Église Saint-Denis, (Monuments de l'Oise, 7), 1994, in 8° de 8 p.

19. R. PARMENTIER, "Le prieuré de Saint-Jean-du-Vivier", Congrès archéologique de France, LXXII (Beauvais), 1905, p. 450-470.

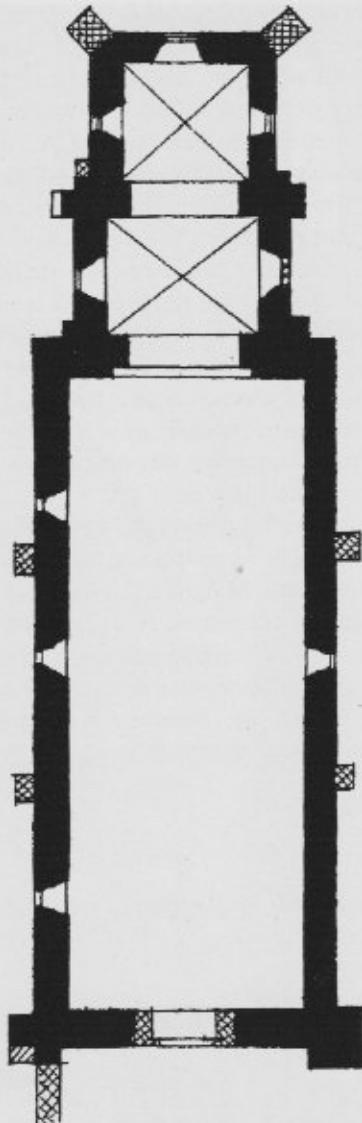


273 (ci-dessus). Rieux. *Essai de reconstitution du plan de l'église du 12ème siècle* (Ill. D. Vermand).

274 (ci-contre). Ménévillers. *Plan de l'église* (Ill. E. Woillez. *Archéologie de Monuments religieux...*).

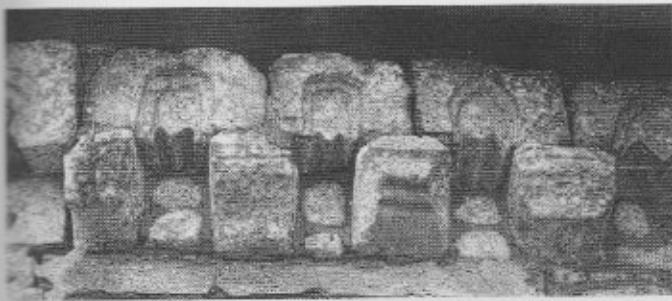
tions. Que ce soit à l'image de Reilly (20), dans le Vexin, d'Allonne (21), près de Beauvais, de Ménévillers, en Picardie (fig. 274), de Saint-Vaast-de-Longmont (22), au débouché de la vallée de l'Automne, c'est par dizaines que de tels édifices furent construits dans la région jusqu'au 13ème siècle.

Dans ces structures à nef unique, nécessairement simplifiées, c'est au niveau des ouvertures et du décor que la sensibilité romane se manifeste. Au nord-est de Beauvais, la très ancienne nef de Vellennes est ainsi dotée, vers 1100, d'une nouvelle façade en pierre de taille dont le portail et la fenêtre qui le surmonte sont soulignés d'une moulure associant pointes de diamant et dents de scie. Un décor modeste qui contraste pourtant avec l'extrême nudité des murs goutterots de la nef et qui, adopté à la même époque à la Maladrerie Saint-Lazare et à Saint-Quentin (Beauvais), à Cramoisy, Saint-Rémy-l'Abbaye, Rémérangles, Saint-Paul (23)..., constitue - avec les très populaires billettes - une première tentative d'animation des surfaces murales (fig. 275). C'est à l'abside de Saint-Paul que l'on voit apparaître, pour la première fois, semble-t-il, et sous une forme encore grossière, un type de corniche appelé à un immense succès dans le Beauvaisis, qui lui donnera tout naturellement son nom : la corniche beauvaisine (24) (fig. 276). C'est toujours aux alentours de 1100 que les fenêtres, qu'elles soient soulignées ou non par une moulure, adoptent le double ébrasement (Saint-Félix, Rémérangles...) qui, outre une meilleure pénétration de la lumière, concourra à mieux animer les murs en créant un effet de profondeur inexistant jusque là.



Mais, quel que soit le degré de développement de la structure des édifices, c'est dans les clochers que s'exprimera souvent le mieux le nouveau style. La richesse de l'Île-de-France, de ce point de vue, est incomparable (25) et outre les chefs-d'œuvre, déjà cités, que constituent les tours de Morienval, Rhuis (on pourrait y ajouter Saint-Gervais de Pontpoint, qui appartient à la même famille) et Nogent-sur-Oise (fig. 277), bien d'autres seraient à mentionner. Qu'il suffise d'évoquer Saint-Vaast-de-Longmont (fig. 278) où, pour la première fois avec le clocher plus modeste de Reilly, dans le Vexin, une flèche octogonale en pierre flanquée de pyramides d'angle fait son apparition. La formule sera appelée à un brillant avenir. Tout naturellement, les tours adopteront le même plan et, si le Vexin y sacrifiera volontiers, le Beauvaisis offrira quelques belles réalisations comme en témoignent encore Cauvigny et Cambronne-les-Clermont.

C'est dans ce contexte d'une architecture plutôt conservatrice mais très soignée que les premières voûtes d'ogives vont apparaître au début du 12ème siècle. Comme presque toujours, c'est aux grands chantiers mis en œuvre dans un cadre politique et économique dynamique et bénéficiant d'un concours de circonstances favorables qu'il appartiendra d'apporter l'impulsion décisive. Ce fut précisément le cas de Beauvais à la charnière des 11ème et 12ème siècles.



276. Saint-Paul. Corniche beauvaisine de l'abside.
(Ph. D. Vermand).

II/ LES DEBUTS DE LA VOÛTE D'OGIVES DANS L'OISE : SAINT-LUCIEN ET SAINT-ETIENNE DE BEAUVAIS

A/ Un bref rappel : l'apparition des premières voûtes d'ogives en Lombardie et dans le domaine anglo-normand

Malgré l'absence quasi-totale de références chronologiques incontestables, il est néanmoins admis que les premières expériences de voûtement d'ogives, sous la forme appelée à la postérité que l'on sait, apparaissent simultanément en Lombardie et dans le domaine anglo-normand à la fin du 11ème siècle (26).

Formant une famille bien à part, les voûtes d'ogives lombardes, caractérisées par leur forme domicale marquée, sont certainement inspirées des voûtes d'arêtes nervées des constructions romaines. C'est à San Nazzaro de Milan, commencée en 1093, ou dans quelque autre église milanaise détruite lors du tremblement de terre de 1117 qu'il faut, semble-t-il, voir les premiers exemples de ce type de voûte. Toujours à Milan, la célèbre église San Ambrogio n'a reçu ses voûtes qu'entre 1128 et 1140, à une époque où la voûte d'ogives était déjà largement répandue dans nos régions.

Dans les années 1120, Milan, Novare et Pavie constituent les principaux centres où la nouvelle méthode de voûtement est appliquée, et il faut voir en Sainte-Marie et Saint-Sigismond de Rivolta d'Adda l'édifice le plus représentatif de cette famille lombarde (27).

26. L. REGNIER, Reilly, *Statistique monumentale du canton de Chaumont-en-Vexin*, 1, 1891, p. 1-10.

27. R. PARMENTIER, "L'église d'Allonne", *Bulletin monumental*, LXXXI, 1921, p. 196-211.

28. D. VERMAND, "Etude archéologique de l'église de Saint-Vaast-de-Longmont", *Saint-Vaast-de-Longmont, Art et Vie du Longmont*, sans date (1983).

29. Un élément de décor absolument identique a été retrouvé à l'état erratique lors des fouilles de Saint-Lucien de Beauvais. Sa présence est tout à fait en accord avec la fourchette chronologique (années 1090-1109) applicable au chœur de l'abbatiale détruite (voir plus loin, dans le texte, la partie consacrée à Saint-Lucien).

30. Sur la corniche beauvaisine, voir J. VERGNET-RUIZ, "La corniche beauvaisine", *Bulletin monumental*, CXXVII, 1969, p. 307-322.

31. Sur les clochers romans de l'Oise, voir D. VERMAND, *Eglises de l'Oise*,



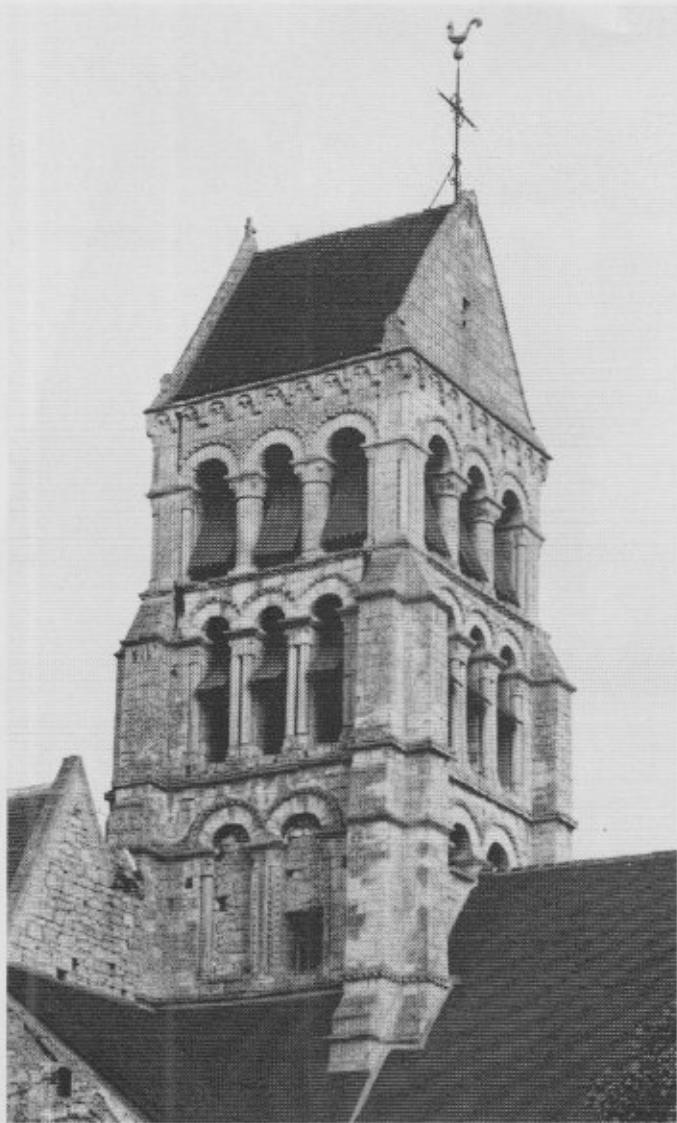
275. Beauvais. Maladrerie Saint-Lazare. Le chœur et le transept, vu du sud-est. (Ph. D. Vermand).

Paris, sans date, (1978 et 1984), *passim*; *Eglises de l'Oise, Canton de Pont-Sainte-Maxence*, 1994, in 8° de 32 p., *passim*, et *Canton de Crépy-en-Valois*, op. cit.

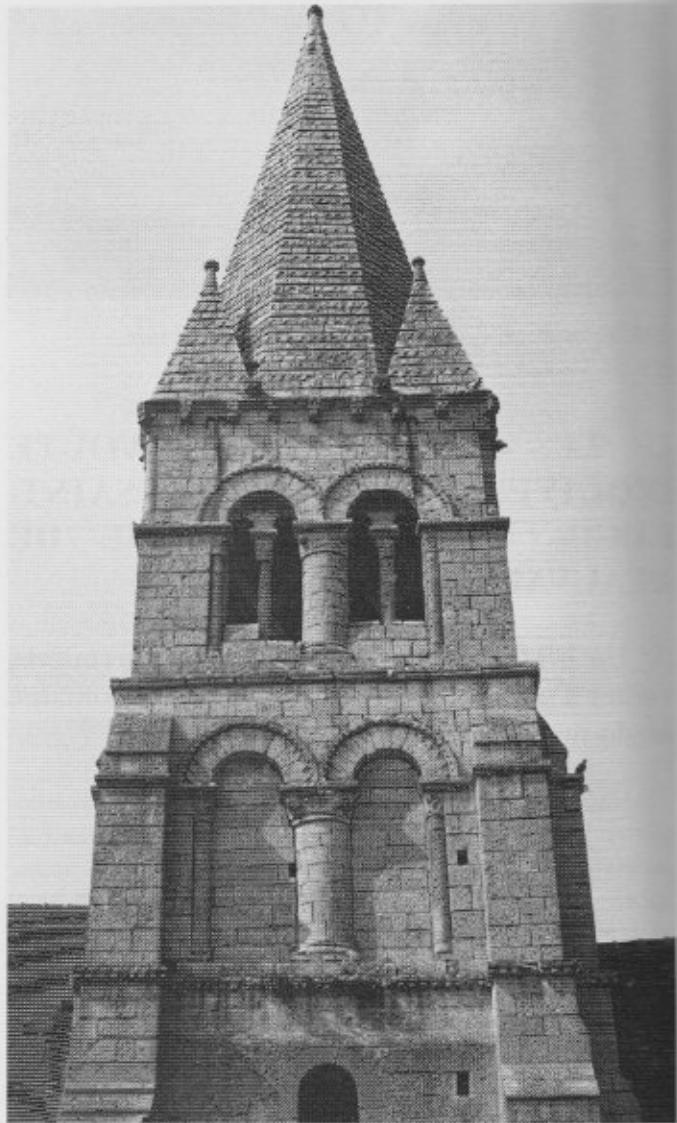
26. Il existe de très nombreux travaux et articles sur les origines et la diffusion des voûtes d'ogives. Bien que vieilli et inexact sur certains points, l'article de M. AUBERT, "Les plus anciennes croisées d'ogives. Leur rôle dans la construction", *Bulletin monumental*, XCII, p. 5-67 et 137-237, reste néanmoins une source utile.

Les travaux les plus pertinents sont dûs à J. BONY : "Diagonality and Centrality in Early Rib-Vaulted Architectures", *Gesta*, XV, 1976, p. 15-25; *French Gothic Architecture of the 12th and 13th Centuries*, Berkeley, 1983 (notamment p. 5-76); "La genèse de l'architecture gothique : Accident ou Nécessité?", *Revue de l'Art*, n° 58/59, 1983, p. 9-20. On y trouvera une bibliographie très abondante sur le sujet.

27. Outre les bibliographies des articles de J. BONY, voir également S. CHIERICI, *Lombardie romane (La Nuit des Temps)*, Zodiaque, 1978, spécialement p. 61-95 (San Ambrogio de Milan) et 97-113 (Sainte-Marie et Saint-Sigismond de Rivolta d'Adda).



277. Nogent-sur-Oise. Le clocher, vu du nord-ouest.



278. Saint-Vaast-de-Longmont. Le clocher, vu du sud.

Mais c'est surtout le monde anglo-normand (28) qui intéresse l'Île-de-France même si, comme on le verra, la mise en oeuvre de certaines voûtes normandes peut donner à penser que des contacts ont pu exister avec la Lombardie.

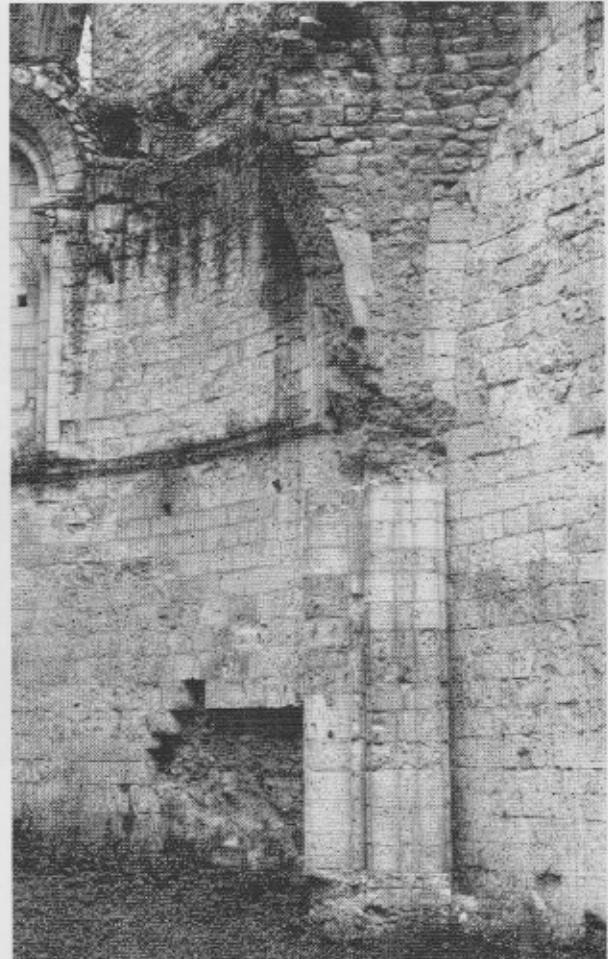
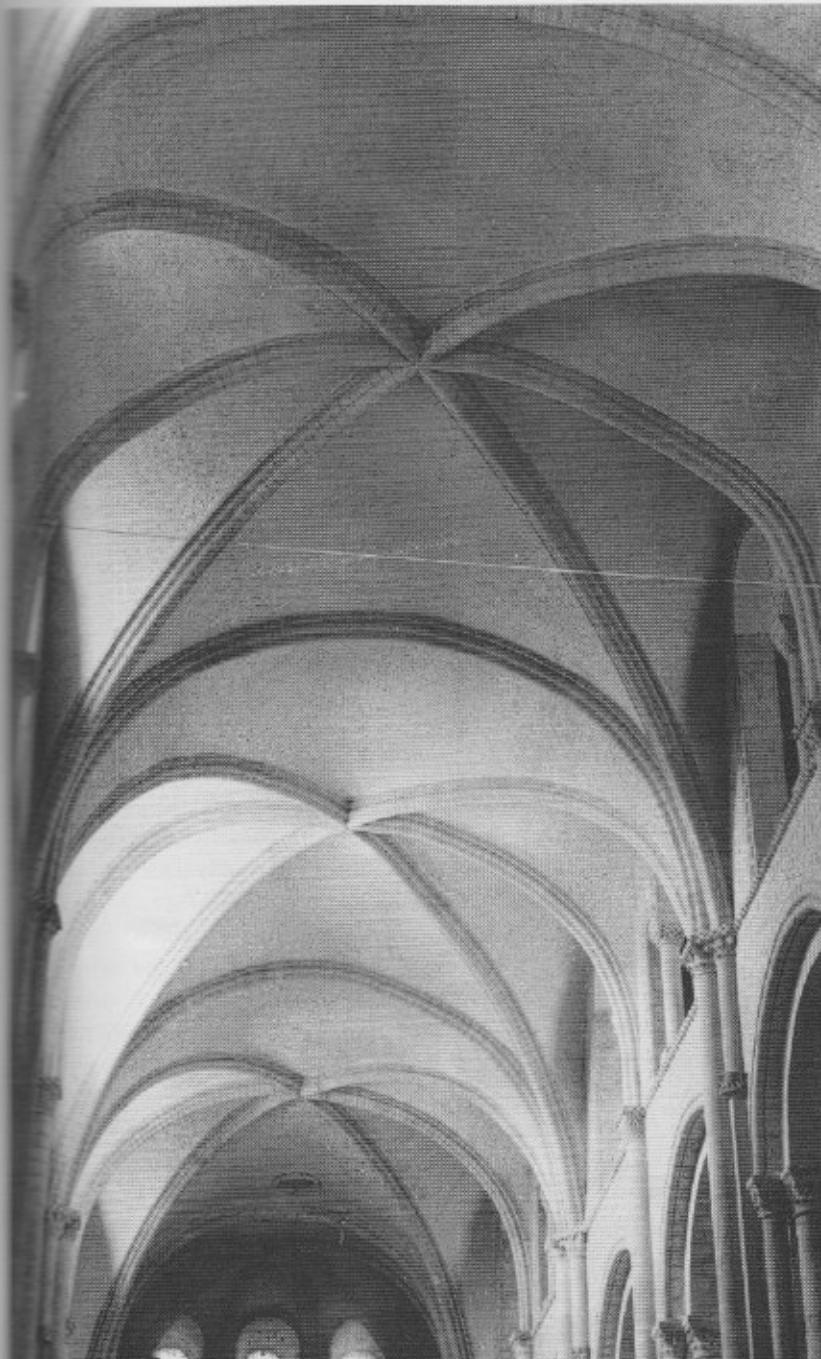
Si peu de dates sont assurées, on dispose néanmoins, grâce aux travaux de J. Bilson, d'un repère précieux avec la cathédrale de Durham, commencée en 1093 (29). Les bas-côtés du chœur sont, en effet, voûtés peu avant 1100; le vaisseau central du chœur vers 1110 (refaite au 13ème siècle, la voûte était peut être sexpartite (30) et donc antérieure à celles de Saint-Etienne de Caen); le bras nord du transept dans les années 1110-1115; celui du sud entre 1125 et 1128; enfin la nef vers 1128-1133.

En ce qui concerne la Normandie (31), dont il serait plausible de penser qu'elle a connu des voûtes d'ogives avant l'Angleterre comme pourrait l'indiquer l'existence, dès avant 1080, des curieuses voûtes domicales renforcées par une croisée d'ogives des tours de la cathédrale de Bayeux (32), beaucoup de dates prêtent encore à discussion. A Lessay, dans le Cotentin, tout porte à croire que les voûtes du chœur, non prévues au début de la construction mais homogènes avec les parties hautes de l'édifice comme les restaurations de l'après-guerre l'ont montré, étaient en place avant 1098, c'est-à-dire

en même temps que les plus anciennes voûtes de Durham. Un texte nous apprend en effet qu'Odon, fils du fondateur de l'abbaye et lui-même constructeur de l'église, s'est fait inhumer dans le chœur, ce qu'ont confirmé les fouilles réalisées dans les années 1950 avec la mise au jour de sa sépulture (33).

La chronologie appelle ensuite la porterie romane de l'abbaye de la Trinité de Caen, détruite dans les années 1820. Son unique voûte, homogène avec le reste de la construction comme les relevés précis effectués par Pugin en 1818 semblent le montrer, remontait au début du 12ème siècle d'après son décor extérieur (34). Les voûtes sexpartites de Saint-Etienne de Caen (fig. 279) paraissent pouvoir être vieillies entre les années 1110 et 1120 (35), ce qui ne suffit cependant pas pour en faire, comme on l'a vu, les plus anciennes voûtes de ce type. A Evreux, le chœur reconstruit à partir des années 1125 reçoit également des voûtes d'ogives (36).

En ce qui concerne la salle capitulaire de Jumièges (fig. 280) et la salle dite "promenoir des moines" du Mont-Saint-Michel, souvent évoquées à propos des plus anciennes croisées d'ogives normandes, la plus grande incertitude règne. Pour la première, s'il est reconnu que l'abbé Urso, qui s'y est fait enterrer, en est bien le bâtisseur, son long règne (1101-1127) a permis plusieurs hypothèses et c'est ainsi, notamment, qu'à la



279 (ci-contre). Caen. Saint-Étienne. Les voûtes de la nef, vues vers l'ouest.

280 (ci-dessus). Jumièges. Salle capitulaire. Retombée de l'ancienne voûte d'ogives de la travée droite, vue vers le sud-est.

28. Outre la bibliographie générale mentionnée ci-dessus, voir J. BILSON, "Les origines de l'architecture gothique. Les premières croisées d'ogives en Angleterre", *Revue de l'Art Chrétien*, 1901, p. 365-393 et p. 463-480; G. LANFRY, "Les voûtes primitives normandes à croisées d'ogives dans la province et en Angleterre", *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Maritime*, 1966-1967, p. 247-255.

29. J. BILSON, "La cathédrale de Durham et la chronologie de ses voûtes", *Bulletin monumental*, CXXIX, 1930, p. 5-45 et 209-255.

30. J. JAMES, "The Rib-Vaults of Durham Cathedral", *Gesta*, XXII/2, 1983, p. 135-147.

31. L. MUSSET, *Normandie romane*, 1 et 2 (*La Nuit des Temps*), Zodiaque, 1967 et 1974, passim. Voir également M. BAYLE, "Les origines et les premiers développements de la sculpture romane en Normandie", *Art de Basse-Normandie*, n° 100 bis, p. 39-40, avec une bibliographie exhaustive sur la Normandie romane.

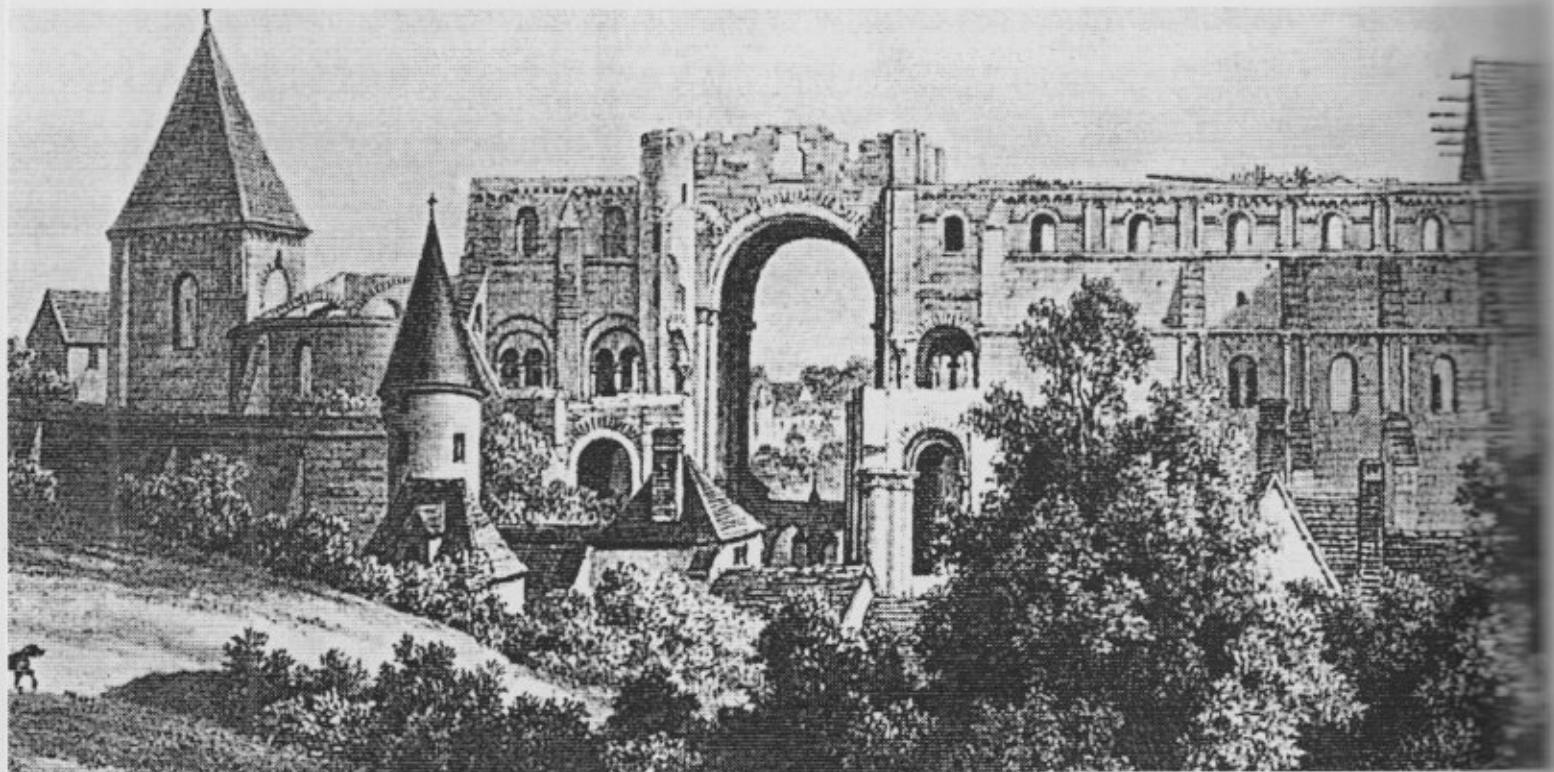
32. J. VALLERY-RADOT, "La façade de la cathédrale de Bayeux", *Bulletin monumental*, CXXXII, 1923, p. 66-94.

33. Y.M. FROIDEVEAUX et M. LELEGARD, "L'abbaye de Lessay", *Les monuments historiques de la France*, IV, 1958, p. 99-150; Y.M. FROIDEVEAUX, "Eglise abbatiale de Lessay", *Congrès archéologique de France*, CXXIV (Cotentin et Avranchin), 1966, p. 70-82.

34. M. BAYLE, "L'abbaye aux dames", *Art de Basse-Normandie*, n° 93, p. 26-27. Les relevés de PUGIN paraissent clairement établir que l'ensemble est homogène, contrairement à ce que pense M. BAYLE, qui voit l'établissement de la voûte d'ogives dans un second temps, légèrement plus tardif.

35. M. BAYLE, "Les origines et les premiers développements...", *op. cit.*, p. 39-40.

36. G. BONNENFANT, *La cathédrale d'Evreux*, Paris, 1925, p. 9-13 et 28-32.

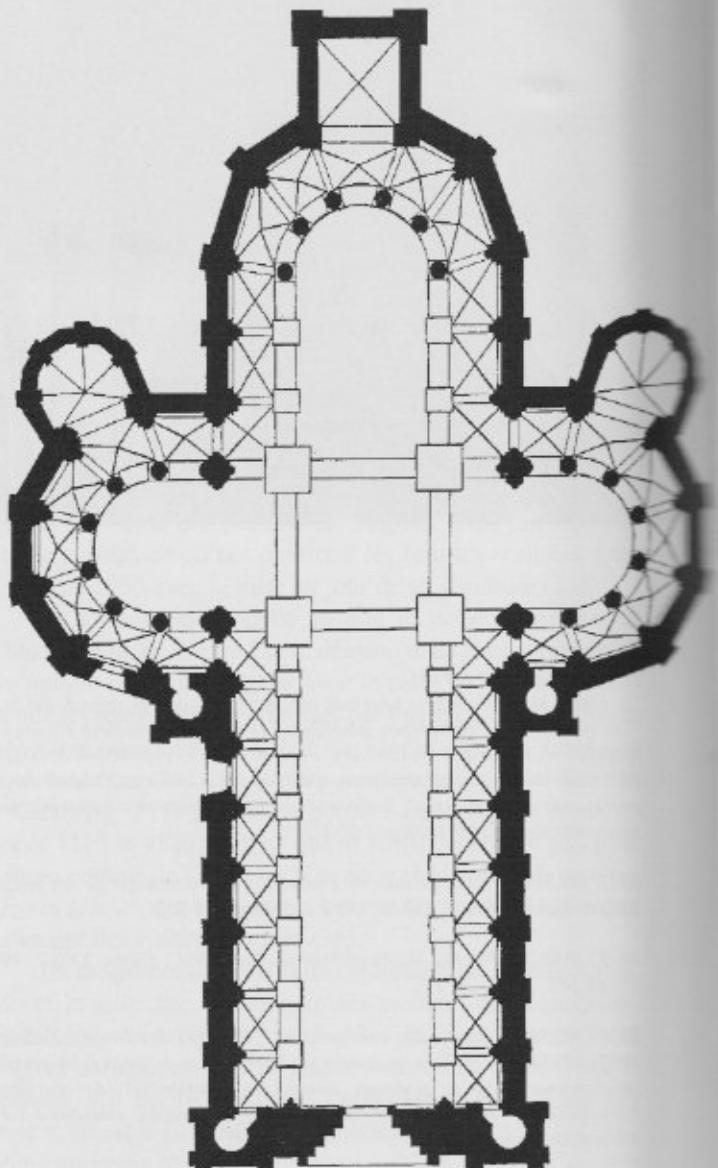


datation haute de G. Lanfry (avant 1106) (37) s'oppose celle de J. Valéry-Radot (après 1120) (38). De même pour la salle du Mont-Saint-Michel, pour laquelle quelques repères chronologiques existent (1103, effondrement du mur nord de la nef de l'église, situé au-dessus; 1112, incendie) (39) mais qui pourrait être également plus tardive compte-tenu de l'existence d'arcs brisés, une forme à laquelle les Normands n'avaient que peu recours.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'approfondir plus avant le problème de l'apparition de la voûte d'ogives dans le domaine anglo-normand. Il suffira de retenir que ce type de voûtes est apparu simultanément en Normandie et en Angleterre à la charnière des 11ème et 12ème siècles et que, dans les années 1120, la voûte d'ogives était donc devenue une composante à part entière de l'architecture du monde anglo-normand. On ne s'étonnera donc pas que le domaine royal, dont l'activité constructrice était alors considérable, l'ait adopté également et presque simultanément (40). On ne s'étonnera pas davantage du fait que les premières réalisations aient eu pour cadre Beauvais, dont le patrimoine monumental avait bénéficié, dès le 11ème siècle, de l'action d'évêques bâtisseurs comme Drogon (1030-1058) et Gui (1063-1085) et qui, proche de la frontière normande, était unie par des liens très forts au Duché (41).

B/ Saint-Lucien de Beauvais (42)

Saint-Lucien était une abbaye bénédictine implantée à deux kilomètres au nord-ouest de Beauvais, à une centaine de mètres au sud et en contrebas de l'église Notre-Dame-du-Thil. De fondation très ancienne mais non documentée avec certitude, elle était dédiée au premier évangélisateur du Beauvaisis et sans doute construite à l'emplacement de son lieu d'inhuma-



281 (à gauche). Beauvais. Saint-Lucien. Ruines de l'église. Lithographie de Deroy d'après un dessin d'A. Van den Berghe.

282 (ci-dessous, à gauche). Beauvais. Saint-Lucien. Reconstitution hypothétique du plan de l'église au 12ème siècle, d'après un plan de J.P. Paquet.

283 (à droite). Beauvais. Saint-Lucien. Plan schématique d'après les différentes campagnes de fouilles, par P. Leman.

tion. Vendue comme Bien national en 1791, elle sera achevée de démolir au début du 19ème siècle. Connue par plusieurs gravures anciennes (fig. 281) et des procès-verbaux de visite et devis de restauration du 18ème siècle, elle fut en outre l'objet de fouilles archéologiques entre 1959 et 1962 et en 1966.

Deux sources écrites permettent de cerner les dates de l'édifice disparu à la Révolution. La première est une charte de Pierre 1er, évêque de Beauvais entre 1114 et 1133, confirmant - sans doute vers 1115 - un acte de son prédécesseur, l'évêque Foulques (1089-1095), approuvant une donation faite «pour la nouvelle structure de l'église de Saint-Lucien» et mentionnant le fait que l'église n'était pas achevée à cette date de 1115 environ. La seconde est une plaque relatant la translation, en 1109, dans le choeur de l'abbatiale, du corps de l'évêque Honorat, mort en 901. Cette date de 1109 est également celle de plusieurs donations effectuées, notamment, par Henri, comte d'Eu, et Raoul de Mortemer, ainsi que celle de la remise des oblations (revenus) de l'autel par l'évêque d'Amiens Geoffroy.

37. G. LANFRY, "La salle capitulaire romane de l'abbaye de Jumièges", *Bulletin monumental*, LXXXIII, 1934, p. 323-340.

38. J. VALERY-RADOT, "Le deuxième colloque international de la Société Française d'Archéologie, Rouen, 13-14 juin 1966", *Bulletin monumental*, CXXVII, 1969, p. 142-143.

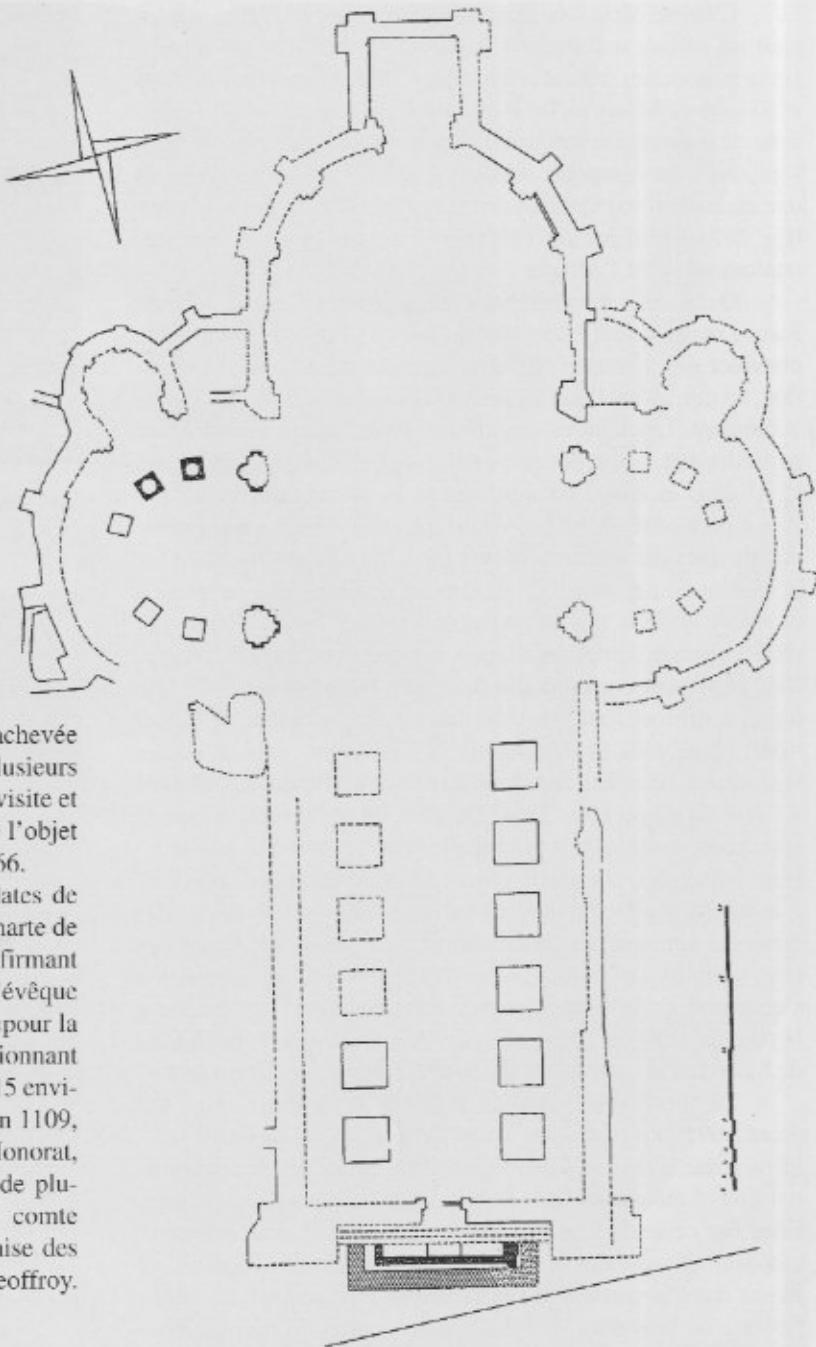
39. H. DECAENS, *Le Mont-Saint-Michel (Les Travaux des Mois)*, Zodiaque, 1979, p. 27.

40. L'apparition des premières voûtes d'ogives en Ile-de-France a suscité de nombreux débats parmi les archéologues à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle, notamment à propos de Morienval, dont il sera question plus loin. Le point de vue de l'époque sur cette question est bien traduit par E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'Architecture religieuse...*, op. cit., p. 57-96. Les erreurs de datation y sont cependant très nombreuses. Voir également L. REGNIER, "Les origines de l'architecture gothique" *Mémoires de la Société Historique et Archéologique de Pontoise et du Vexin*, t. XVII, 1894, p. 107-143. Sauf pour certains édifices qui seront évoqués par la suite, il n'est cependant pas apparu utile de citer ici tous ces travaux qui, bien vieillis aujourd'hui, n'ont guère d'autre intérêt que de rendre compte de l'approche que l'on avait alors du problème. On pourra consulter néanmoins les notices relatives aux édifices cités dans cet article dans le volume du Congrès archéologique de France, LXXII (Beauvais), 1905.

41. P. LOUVET, *Histoire de la ville et cité de Beauvais et des antiquitez du pays de Beauvaisis*, Rouen, 1614; *Histoire et antiquitez du diocèse de Beauvais*, Beauvais, 1631-1635.

42. Sur l'histoire de Saint-Lucien de Beauvais, voir essentiellement DELADREUE et MATHON, "Histoire de l'abbaye royale de Saint-Lucien de Beauvais", *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, VIII, 1871-1873, p. 257-385 et 541-701. Pour l'étude du monument, voir la thèse de l'Ecole des Chartes de C. FONS, *L'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais - Etude historique et archéologique*, Paris, 1975 et, en dernier lieu, J. HENRIET, "Saint-Lucien de Beauvais, mythe ou réalité?", *Bulletin monumental*, CXLI, 1983, p. 273-294, avec une bibliographie complète sur le sujet vers laquelle je renvoie le lecteur.

Cette étude, très documentée, prend toutefois le parti, avec des arguments pas toujours convaincants, de refuser à Saint-Lucien le rôle d'édifice-clef que l'on avait toujours voulu lui faire jouer. Si, effectivement, cette "réalité" ne s'impose pas d'une manière évidente, il ne convient pas davantage de faire de Saint-Lucien un "mythe" car, si les preuves d'un voûtement d'ogives vers 1100 sont défaut, toutes les conditions étaient néanmoins réunies pour qu'il en soit ainsi. C'est sur un tel faisceau de concordances que s'appuie d'ailleurs le même auteur pour voir en Saint-Germer-de-Fly - et la démonstration est éloquente, il faut le reconnaître - un édifice précurseur (voir plus loin à propos de cet édifice).



L'église bâtie à la charnière des 11ème et 12ème siècles était un édifice remarquable à plus d'un titre. Par ses dimensions imposantes, tout d'abord (plus de 90 mètres de longueur et 53 mètres de largeur au transept). Ensuite par son plan tréflé avec déambulatoire autour du chœur comme des bras de transept, avec une chapelle orientée à étage sur chacun d'eux et une chapelle d'axe de plan carré, également à étage, au chœur (fig. 282). Enfin par son élévation à trois étages avec tribunes contournant tout l'édifice.

Outre ces caractéristiques remarquables, l'importance de Saint-Lucien venait également du fait que l'église était réputée posséder des voûtes d'ogives contemporaines de la construction, ce qui situait l'édifice parmi les précurseurs de ce type de voûtement. Les fouilles des années 1960 allaient le confirmer partiellement, sans lever toutefois quelques interrogations. C'est dans le croisillon nord, partie la mieux conservée, que l'on a pu mettre en évidence une structure effectivement compatible avec des voûtes d'ogives (fig. 283). Si les grosses piles cylindriques maçonnées du rond-point ne sont guère parlantes à ce sujet (fig. 284), il n'en est pas de même du mur périphérique, où la présence de demi-colonnes engagées sur double dosseret (fig. 285) peut correspondre à un voûtement de ce type, que paraît confirmer l'existence de claveaux à profil torique et formant queue dans la maçonnerie des voûtaisons - tels qu'on les rencontre à Saint-Etienne de Beauvais et à Morienvill - trouvés à l'état erratique (fig. 286). De plus, le voûtement d'ogives étant incontestable dans la chapelle orientée homogène avec ce bras de transept, comme le prouve la disposition des dosserets, il aurait été pour le moins étonnant que celui-ci n'ait pas également été appliqué au déambulatoire. Le profil des bases des piles cylindriques comme celui des ogives peuvent cependant s'accommoder d'une fourchette de datation assez large couvrant le premier quart du 12ème siècle et ne suffisent donc pas à faire de Saint-Lucien, sur ces seuls critères, un édifice précurseur.

La question est donc de savoir si le chœur, commencé avant 1095 et très avancé, sinon achevé, en 1109, était également voûté d'ogives. Les fouilles dans ce secteur ont malheureusement été moins fructueuses qu'au bras nord du transept. Elles ont cependant permis de montrer que le mur extérieur, très dégradé, adoptait le même dispositif de double dosseret, au moins dans la partie sud (ils semblent être simples au nord). Comme au bras nord, le tracé à pans coupés du mur périphérique et le plan carré de la chapelle axiale - que le rapport de Héault dit «voûté(e) à hauteur des basses voûtes du chœur» - se prêtaient bien à un voûtement d'ogives pour lesquelles le système de dosserets convient tout à fait. On peut, bien entendu, penser à des voûtes d'arêtes. Très utilisées alors à Beauvais et dans les environs proches - chapelle latérale du chœur de l'abbatiale Saint-Quentin, chœurs de l'église de la maladrerie Saint-Lazare, d'Allonne, de Montmille, de l'église du prieuré Saint-Jean-du-Vivier, près de Mouy, chœur et transept d'Auneuil... -, on n'oubliera pas également que l'abbatiale de Fécamp - historiquement si importante - opte encore au début du 12ème siècle pour des voûtes de ce type conservées, malgré les reconstructions ultérieures, sur deux chapelles rayonnantes du chœur (43).

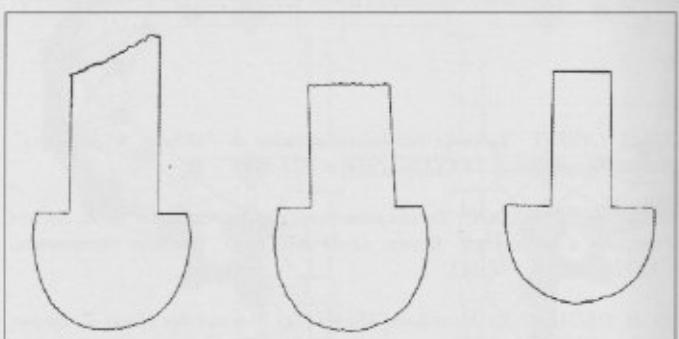
On se rappellera cependant qu'à Saint-Etienne de Beauvais, la chapelle axiale, également de plan carré, était voûtée d'ogives, comme les fouilles l'ont démontré. Or, sa date ne saurait être postérieure à la seconde décennie du 12ème siècle, ainsi que nous le verrons plus loin. Si les chantiers des deux édifices, qui ont plusieurs traits en commun - outre la présence de cette chapelle d'axe de plan carré, le profil torique des



284. Beauvais. Saint-Lucien. Piles du bras nord du transept (Ph. R. Lemaire).

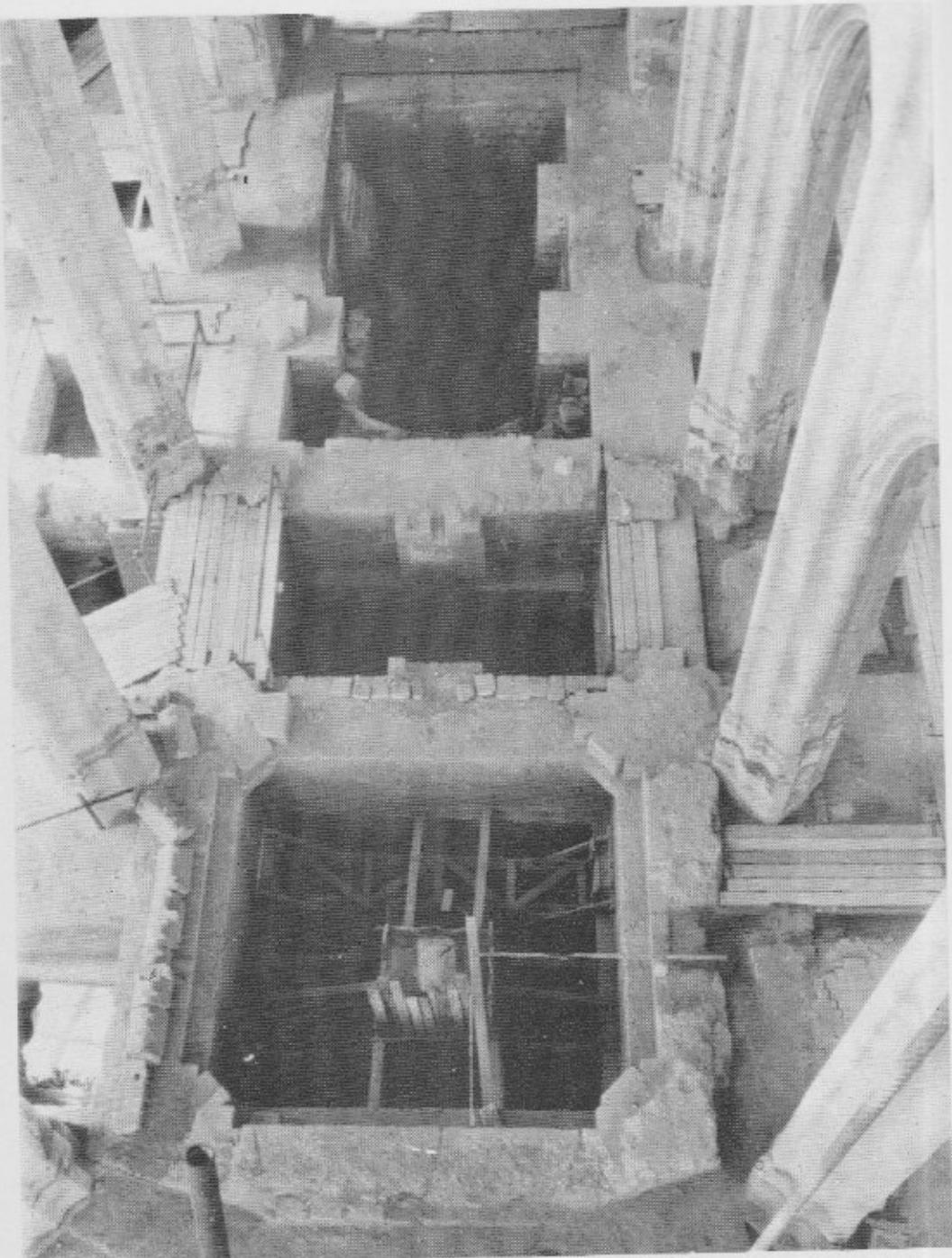


285. Beauvais. Saint-Lucien. Demi-colonne et dosseret au bras nord du transept (Ph. R. Lemaire).



286. Beauvais. Saint-Lucien. Profils de claveaux trouvés lors des fouilles.

ogives formant queue dans la maçonnerie, la corniche beauvaisine associée à des doubles colonnettes, la tour-lanterne, les motifs losangés aux pignons de la façade (Saint-Lucien) et du transept nord (Saint-Etienne) - ont progressé parallèlement, il reste néanmoins que par son statut, son prestige, Saint-Lucien occupait une position plus propice à l'expérimentation de formules nouvelles, aussitôt copiées dans la plus importante église paroissiale de la ville.



287. Beauvais. Saint-Etienne. Fouilles de l'ancien choeur, vues vers l'ouest (Ph. Monuments historiques).

Avec son élévation à trois niveaux et ses tribunes voûtées, sa tour-lanterne et ses chapelles de transept à étage, Saint-Lucien comportait bien des traits normands et apparaissait avant tout comme un édifice charnière entre l'architecture du Duché - alors à son apogée - et celle, en plein essor, de l'Ile-de-France. Historiquement comme géographiquement, Saint-Lucien réunissait donc toutes les conditions pour que soient mises en œuvre, à la frontière des 11^{ème} et 12^{ème} siècles, ce procédé de voûtement appelé à devenir révolutionnaire qu'était la voûte d'ogives.

C/ Saint-Etienne de Beauvais (44)

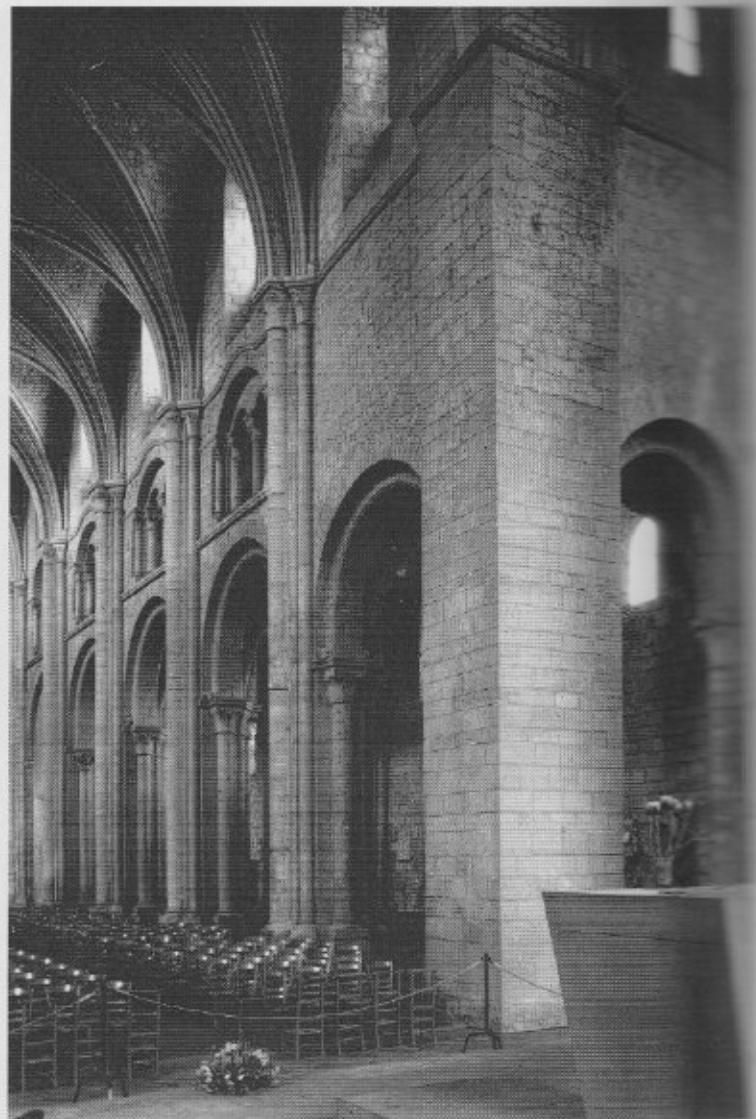
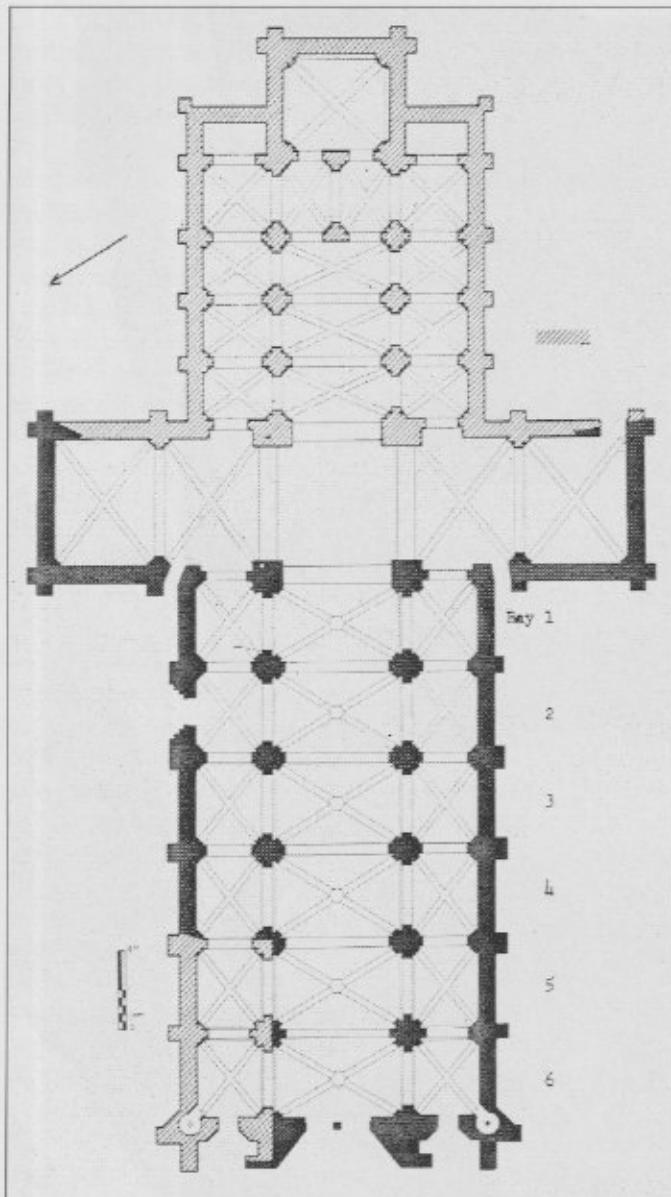
Implantée sur d'anciens thermes gallo-romains, à proximité - mais en dehors - de l'enceinte du Bas-Empire, au milieu du cimetière de la cité, Saint-Etienne était la plus importante église paroissiale de la ville, contrôlant elle-même six paroisses des faubourgs. En 1072, un chapitre placé sous le

vocable de Saint-Vaast - des reliques de ce saint avaient été amenées d'Arras au 9^{ème} siècle - est fondé par l'évêque Guy. Aucun document ne se rapporte à la construction de l'église actuelle et les séjours que firent à Beauvais Calixte II, en 1119, et Innocent II, en 1131, n'ont pas donné lieu à des consécrations d'autels relatives à cet édifice.

Saint-Etienne est connue depuis longtemps pour les voûtes d'ogives de son transept et des bas-côtés de la nef,

43. J. VALERY-RADOT, "Fécamp. Eglise abbatiale", Congrès archéologique de France, LXXXIX, 1926 (Rouen), p. 405-458.

44. Sur Saint-Etienne de Beauvais, voir essentiellement l'ouvrage très complet de A. HENWOOD-REVERDOT, *L'église Saint-Etienne de Beauvais. Histoire et architecture*, Beauvais, 1982, avec une bibliographie exhaustive sur le monument. Voir également M. BIDEAULT et C. LAUTIER, *Ile de France gothique*, Paris, 1987, p. 94-104 et A. PRACHE, *Ile de France romane*, op. cit., p. 183-188.



288 (ci-contre). Beauvais. Saint-Étienne. Reconstitution hypothétique du plan de l'église au 12ème siècle (J.D. Mac Gee).

289 (ci-dessus). Beauvais. Saint-Étienne. Élevation nord de la nef, vue du transept. (Ph. D. Vermand).

datées des années 20 et 30 du 12ème siècle (45). Les fouilles qui, de 1956 à 1959, ont accompagné la restauration du choeur du 16ème siècle à la suite des dégâts commis durant la dernière Guerre, ont permis la mise au jour de la totalité des fondations du choeur de l'église du 12ème siècle et montré que celui-ci avait été, dès l'origine, entièrement voûté d'ogives (46) (fig. 287). Compte-tenu des dates admises pour le transept et les dernières travées de la nef, la présence de voûtes d'ogives dans le choeur, bâti en premier, renforce donc singulièrement la place de Saint-Étienne dans la mise au point de cette nouvelle technique de voûtement.

L'église du 12ème siècle comprenait donc un choeur de trois travées, contourné par un déambulatoire rectangulaire sur lequel se greffaient, à l'est, une grande chapelle carrée flanquée de deux chapelles plus petites; à l'ouest s'élèvent toujours le transept, fortement saillant, et une nef de six travées, les deux occidentales n'ayant été construites qu'à la fin 12ème/début du 13ème siècle, en même temps que la nef était voûtée (fig. 288). Une tour-lanterne, modifiée au 16ème siècle, est bâtie à la croisée du transept et la chapelle du choeur comportait, peut-être, un étage comme à Saint-Lucien.

Le chantier a progressé d'est en ouest et l'élévation orientale du transept, bien que considérablement reprise au 16ème siècle, montre qu'aucun voûtement n'était prévu dans

un premier temps, les ogives étant reçues sur des consoles - en forme de bustes d'atlantes dans les angles nord-est et sud-est, comme un peu plus tard à Bury et Cambronne-les-Clermont - contrairement au mur ouest où les retombées s'effectuent normalement sur une demi-colonne (pour le doubleau) flanquée de deux colonnettes (pour les ogives) (fig. 338). Celles-ci adoptent le profil formé d'une arête entre deux tores, si répandu par la suite. Les voûtes sont dépourvues de formerets.

La dernière travée de la nef, dont l'élévation est à deux étages - grandes arcades et fenêtres hautes - contrairement aux autres travées qui en comptent trois (fig. 289), appartient à la même campagne de construction que le transept mais les voûtes d'ogives de ses bas-côtés sont plus anciennes que celles du transept (fig. 290). Les ogives, très larges (40 cm) et à l'aspect assez grossier, sont formées de claveaux rectangulaires aux arêtes chanfreinées et font queue dans la maçonnerie. Les voûtain ont une ligne de faîte parfaitement horizontale car les arcs d'encadrement (doubleaux et grande arcade) sont surhaussés, très fortement pour les premiers. Il n'y a pas de formerets et les retombées des ogives comme des doubleaux s'ef-

fectuent sur des chapiteaux à la corbeille lisse, aux volutes d'angle mal dégagées, ou bien décorée de feuilles lisses.

Les travées qui précèdent, associées à l'élévation à trois étages, ne sont pas différentes dans leur structure générale mais les ogives, qui font également queue dans la maçonnerie et dont la largeur n'est plus que de 23,5 cm, ont ici un profil torique (fig. 297) que l'on retrouve à Saint-Lucien de Beauvais (fig. 286) et aux parties tournantes de l'abside de Morierval (fig. 301).

On a voulu rapprocher le plan du chœur de Saint-Etienne, avec son dispositif inhabituel de déambulatoire rectangulaire, de celui, effectivement très proche, du chevet anglais de Romsey (vers 1120) (47), ce qui conduisait à assigner aux parties les plus anciennes de Saint-Etienne une date vers 1125 et à admettre une première campagne de construction très rapide incluant le chœur, les parties basses du transept et la dernière travée de la nef.

De fait, par plusieurs points - élévation à trois étages avec fausses tribunes très proche de celle de la nef du Mont-Saint-Michel; tour-lanterne; usage exclusif du plein cintre (sauf à la croisée) - Saint-Etienne doit beaucoup à l'architecture anglo-normande du 11ème siècle. Faut-il pour autant refuser un rôle précurseur, par rapport à l'introduction de la voûte d'ogives, aussi bien à Saint-Lucien qu'à Saint-Etienne ? Dans

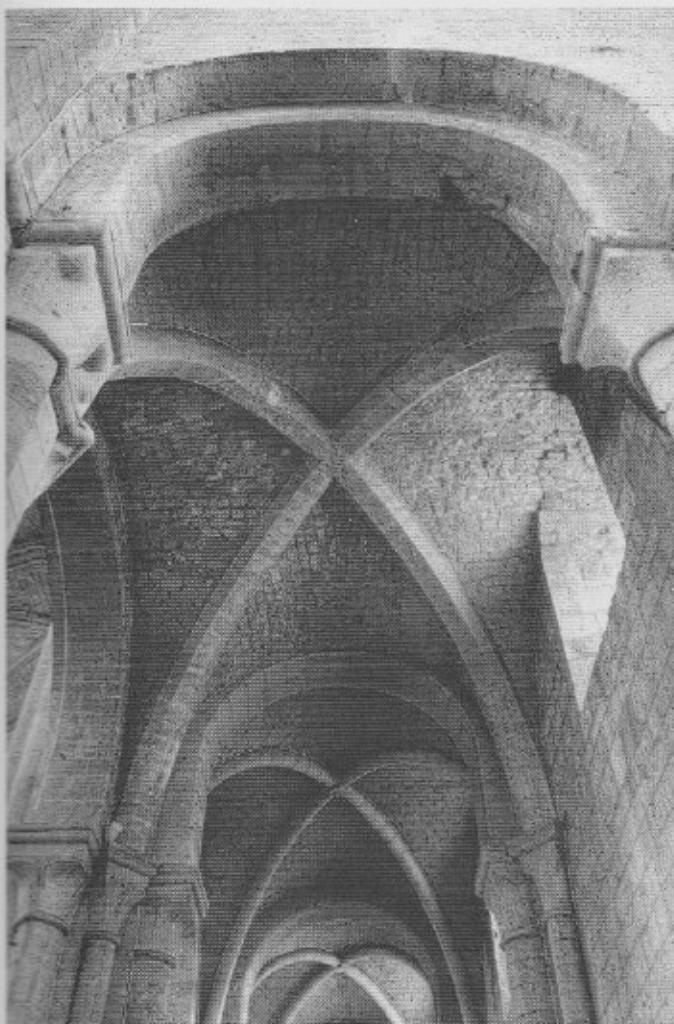
le premier cas, les dates - à partir des années 1090, avec un chœur fonctionnel en 1109 - sont assurées mais on ne voudrait voir de voûtes d'ogives que dans le transept, plus tardif; dans le second cas - Saint-Etienne - ce sont les voûtes d'ogives qui sont certaines dès le début de la construction, mais on situe celle-ci dans les années 20, c'est-à-dire en même temps que la dernière travée de la nef, et donc assez tardivement.

Si rien n'est attesté avec une certitude absolue, les données historiques et archéologiques sont cependant suffisamment convergentes pour autoriser à voir dans ces deux édifices la source de l'architecture à voûtes d'ogives d'Ile-de-France. Le mouvement, dès lors, est lancé. Il appartiendra aux décennies suivantes de perfectionner la nouvelle technique et d'en tirer les conséquences stylistiques.

III/ LA DIFFUSION DE LA VOÛTE D'OGIVES DANS L'OISE JUSQU'EN 1150

Dans les années 1120, c'est-à-dire en même temps que se bâtiennent Saint-Lucien et Saint-Etienne de Beauvais, de plus en plus nombreux étaient les édifices à adopter ce nouveau mode de voûtement. Là encore, il importe de rappeler que beaucoup de constructions majeures de cette période ayant disparu totalement (Saint-Lucien de Beauvais) ou partiellement (Saint-Etienne de Beauvais), la moisson ne concerne, à de rares exceptions près (choeur de Morierval (fig. 352 et 353) et de Saint-Germer-de-Fly (fig. 340, 341 et 345), narthex - mais très restauré - de Saint-Leu-d'Esserent (fig. 348)), que des édifices de moindre importance. L'éternelle question se pose alors de savoir si ceux-ci n'ont fait que suivre, plus ou moins maladroitement, l'exemple des grands monuments ou si, parmi eux, quelques-uns peuvent être considérés comme des prototypes perfectionnés ensuite dans les grands chantiers. S'il est normal que les impulsions décisives aient été le fait des édifices les plus prestigieux, il est non moins légitime de penser que les bâtisseurs en charge de ceux-ci ont pu, avant la consécration qui représentait pour eux la direction d'un chantier majeur, expérimenter de nouvelles formules lors de la construction des églises plus modestes dont ils avaient auparavant la charge. Interrogation pratiquement sans réponse, comme on le verra, tant la diversité des techniques employées

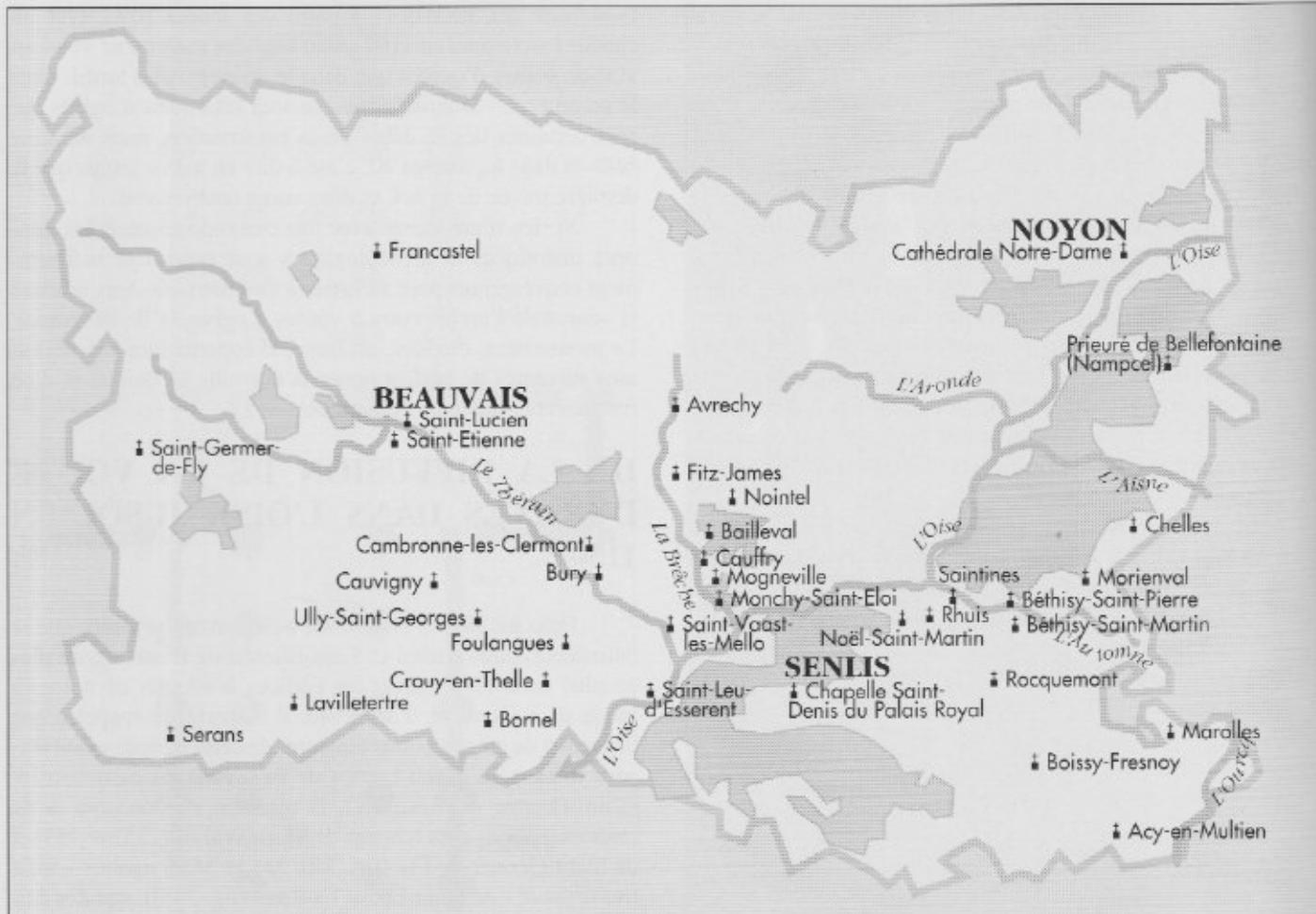
290. Beauvais. Saint-Etienne. Voûtes du collatéral nord de la nef, vues vers l'ouest. (Ph. D. Vermand).



45. Ces dates ne prétendent plus guère aujourd'hui à discussion si l'on excepte la thèse de J.D. McGEE, "The 'Early Vaults' of Saint-Etienne at Beauvais", *Journal of the Society of Architectural Historians*, XLV, 1986, p. 20-31, qui veut reculer à la fin du 11ème siècle la construction du chœur (retrouvé par les fouilles de J.P. PAQUET), des parties basses du transept et de la dernière travée de la nef (jusqu'aux chapiteaux). Une datation aussi haute n'est pas soutenable. Les restitutions du plan de l'église et de son élévation - si l'on excepte la chapelle à étage du chœur, hypothétique - sont, en revanche, convaincantes.

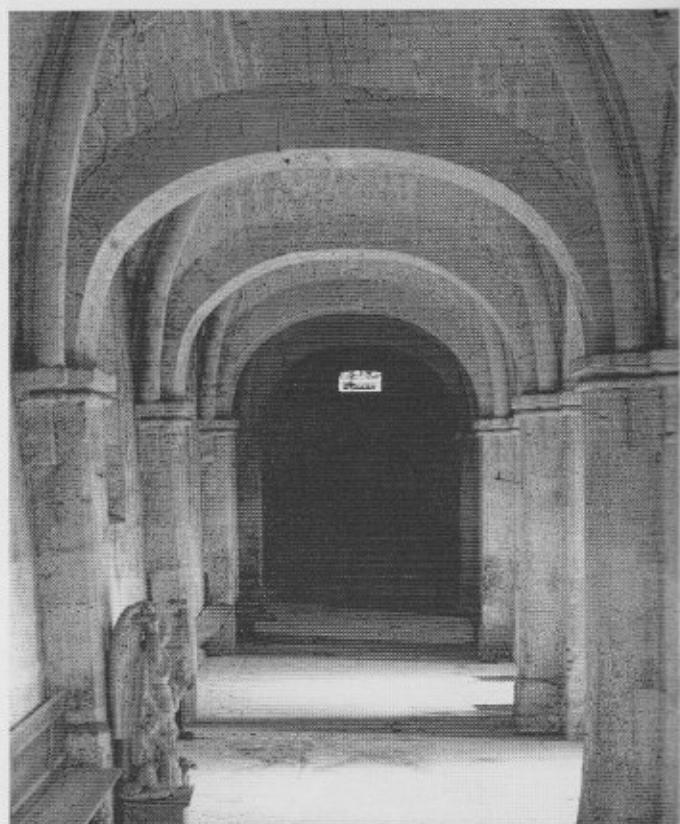
46. On regrettera, cependant, que ces fouilles de J.P. PAQUET n'aient pas été publiées si l'on excepte la courte notice que celui-ci a fait paraître dans son article "Les tracés directeurs des plans de quelques édifices du domaine royal au Moyen Age", *Les Monuments Historiques de la France*, avril-juin 1963, p. 68-71.

47. M.F. HEARN, "The rectangular ambulatory in English mediaeval architecture", *Journal of the Society of Architectural Historians*, XXX, 1971, p. 187-208.



291 (ci-dessus). Répartition géographique des voûtes d'ogives de l'Oise antérieures à 1150 (P. Nivaut, d'après D. Vermand).

292 (ci-dessous). Béthisy-Saint-Pierre. Voûtes du collatéral nord de la nef, vues vers l'est. (Ph. D. Vermand).



et de leur mise en oeuvre est grande - parfois au sein du même édifice - au point que l'identification d'ateliers travaillant sur plusieurs sites est très difficile à cerner, bien que possible dans certains cas.

Déjà mis en évidence à propos de Saint-Lucien et de Saint-Etienne de Beauvais, un autre point doit être souligné à nouveau : l'influence de la Normandie voisine, non seulement dans la diffusion de la voûte d'ogives, mais également dans la prolifération, souvent simultanée, d'un vocabulaire décoratif (bâtons brisés et chapiteaux à godrons pour ne citer que les plus significatifs) qui finira par devenir tout autant caractéristique de l'Île-de-France de la première moitié du 12ème siècle que de sa région d'origine (48). En dehors de cas extrêmes comme le chevet de Morierval qui, transposition directe des absides caennaises de la Trinité et de Saint-Nicolas ou de celles de Cerisy-la-Forêt, Bernay, Saint-Georges-de-Boscherville..., est une oeuvre authentiquement normande (49), des édifices comme Acy-en-Multien ou Marolles (50) puisent certains de leurs caractères dans la production normande contemporaine.

A/ Une très grande diversité de mise en oeuvre

Si l'on excepte le chœur de Saint-Etienne de Beauvais, dont les fouilles ont montré que le vaisseau central comportait des voûtes d'ogives couvrant, dès le début du 12ème siècle, un espace large de 7 mètres environ, et en laissant de côté Saint-Lucien de Beauvais, dont aucune voûte de ce type n'est attestée de façon formelle sur le vaisseau central à cette époque, il faut attendre les années 1130 pour voir apparaître des voûtes

d'ogives sur des espaces d'une largeur significative (Bury (fig. 338)). Jusque là, celles-ci se cantonnent aux chœurs et aux bases des clochers, dont la surface réduite rend leur mise en œuvre plus aisée (fig. 334).

Ce préalable étant posé et en considérant les divers éléments qui constituent ces voûtes d'ogives de la première génération - tracés et profils des doubleaux; présence ou non de formerets, tracés et profils de ceux-ci; tracés et profils des ogives; types d'appareillage des voûtains et inclinaison plus ou moins accentuée de ceux-ci par rapport aux arcs d'encadrement; implantation des chapiteaux et des bases par rapport aux ogives; types de chapiteaux et profils des bases - on constate que la diversité de mise en œuvre de ceux-ci est telle que :

- l'existence de familles cohérentes est, à de très rares exceptions près, impossible à mettre en évidence;

- aucune chronologie relative sûre basée sur chacun de ces critères pris individuellement ne peut être fixée, tel ou tel élément considéré comme un indice de datation haute se retrouvant bien souvent associé à d'autres caractères militants pour une relative jeunesse de la voûte en question ou, inversement, que des voûtes considérées comme romanes (voûtes en berceau plein cintre ou brisé, voûtes d'arêtes) coexistent parfois avec des voûtes d'ogives, l'exemple le plus parlant étant fourni par l'église de Vaumoise (vers 1160) dont la croisée et l'abside principale sont voûtées d'ogives, les croisillons voûtés d'arêtes et les chapelles flanquant l'abside couvertes d'un berceau et d'un cul-de-four brisé (51).

C'est donc avec une extrême prudence et sans aucun parti pris qu'il convient d'étudier la petite quarantaine d'édifices possédant des voûtes d'ogives antérieures à 1150 que

l'Oise conserve (52) (fig. 291). C'est à ce seul prix que quelques remarques peuvent être formulées et quelques orientations, voire une chronologie générale, proposées.

a) Les arcs doubleaux

Les plus anciens exemples d'arc brisé dans l'Oise se rencontrent à peu près au même moment (années 1120) à la nef de Villers-Saint-Paul (non voûtée) (53) (fig. 270), au chœur de Morierval (fig. 353) et à la croisée du transept de Rieux (54). Associés à des voûtes d'ogives, les arcs brisés prendront finalement le pas sur les arcs en plein cintre. En effet, la clef de l'arc étant plus haute, les voûtains adoptent une ligne de faîte plus horizontale et poussent moins sur les arcs d'encadrement de la voûte (doubleaux ou formerets). Comme on le verra, c'est cette conception qui l'emportera, même si les voûtes fortement bombées - répandues jusqu'au milieu du 12ème siècle et même au-delà - ne constituent pas nécessairement un retard technique mais résultent parfois d'un choix différent.

C'est ainsi que dans les années 1120 déjà, les voûtes des bas-côtés de Saint-Étienne de Beauvais ont des lignes de faîte parfaitement horizontales malgré la forme en plein cintre des doubleaux, que l'on a simplement pris soin de surhausser (fig. 290). Au contraire, à Béthisy-Saint-Martin (55), vingt ans plus tard, les doubleaux des bas-côtés sont toujours en plein cintre mais les voûtes sont, cette fois, presque dormicales (fig. 292). Mais ce sont les seuls exemples subsistant dans l'Oise, avec les travées sous clocher d'Acy-en-Multien (56), de Béthisy-Saint-Martin (57) et de Boissy-Fresnoy (58), de voûtes d'ogives associées à des doubleaux en plein cintre.

48. Sur cette question, voir E. LEFEVRE-PONTALIS, "Les influences normandes aux XIe et XIIe siècles dans le nord de la France", *Bulletin monumental*, LXX, 1906, p. 3-37 et M. ANFRAY, *L'architecture normande, son influence dans le nord de la France aux XIe et XIIe siècles*, Paris, 1939. Ce dernier a toutefois tendance à exagérer la portée de ces influences.

49. H. REINHARDT, "Hypothèse sur l'origine des premiers déambulatoires en Picardie", *Bulletin monumental*, LXXXVIII, 1929, p. 280, avait déjà formulé la remarque. Il est étonnant que celle-ci n'ait jamais été reprise et développée depuis.

Sur Morierval, voir essentiellement E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse...*, op. cit., t. 1, p. 192-211, pour l'état du monument avant les restaurations de SELMERSHEIM. Sur le chœur, voir l'article fondamental de C.F. RICOME, "Structure et fonction du chevet de Morierval", *Bulletin monumental*, XCIX, 1939, p. 299-320.

Voir également, dans ce volume, les articles de D. JOHNSON et A. PRACHE, où il est montré que la date de 1122 ne peut être retenue pour le transfert des reliques de saint Annobert car celles-ci étaient déjà dans l'abbatiale en 1103, au plus tard. D'autre part, les travaux de RICOME ayant amplement démontré que le chœur ne comportait pas de déambulatoire au sens strict, aucun lien ne peut donc être établi entre sa reconstruction et la présence de ces reliques. C'est donc à partir de la seule analyse archéologique et de celle de la sculpture qu'une date peut être proposée, la fourchette 1120-1130 étant la plus communément admise.

50. E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse...*, op. cit., t. 2, p. 66-68; A. PRACHE, *Île de France romane*, op. cit., p. 123-125. Il ne faut pas confondre Marolles (ou Marolles-sur-Ourcq) avec Marolles-en-Brie, qui possède également des voûtes d'ogives des années 1130 d'un grand intérêt (S. GARDNER, "L'église Saint-Julien de Marolles-en-Brie", *Bulletin monumental*, CXLIV, 1986, p. 7-31).

51. E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse...*, op. cit., t. 2, p. 95-

96; D. VERMAND, *Eglises de l'Oise, Canton de Crépy-en-Valois*, op. cit.

52. Cet inventaire ne peut prétendre à l'exhaustivité et il n'est pas impossible que quelques voûtes antérieures à 1150 soient découvertes par la suite à l'occasion d'une reconnaissance systématique de certains secteurs moins connus du département. J'ai, en revanche, délibérément éliminé la croisée d'ogives d'Auvillers, près de Clermont, qui doit être contemporaine de la reconstruction du chœur à la fin du 12ème siècle/début 13ème siècle, ainsi que le pensait déjà, d'ailleurs, M. AUBERT ("Les plus anciennes croisées...", op. cit., p. 181).

53. E. LEFEVRE-PONTALIS, "Monographie de l'église de Villers-Saint-Paul", *Mémoires de la Société Académique de l'Oise*, t. 13, 1886, p. 182-197; A. PRACHE, *Île de France romane*, op. cit., p. 203-205; M. BIDEAULT et C. LAUTIER, *Île-de-France gothique*, op. cit., p. 395-402.

Sur la diffusion de l'arc brisé, voir E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse...*, op. cit., p. 97-109 et J. BONY, *French Gothic Architecture...*, op. cit., p. 17-21.

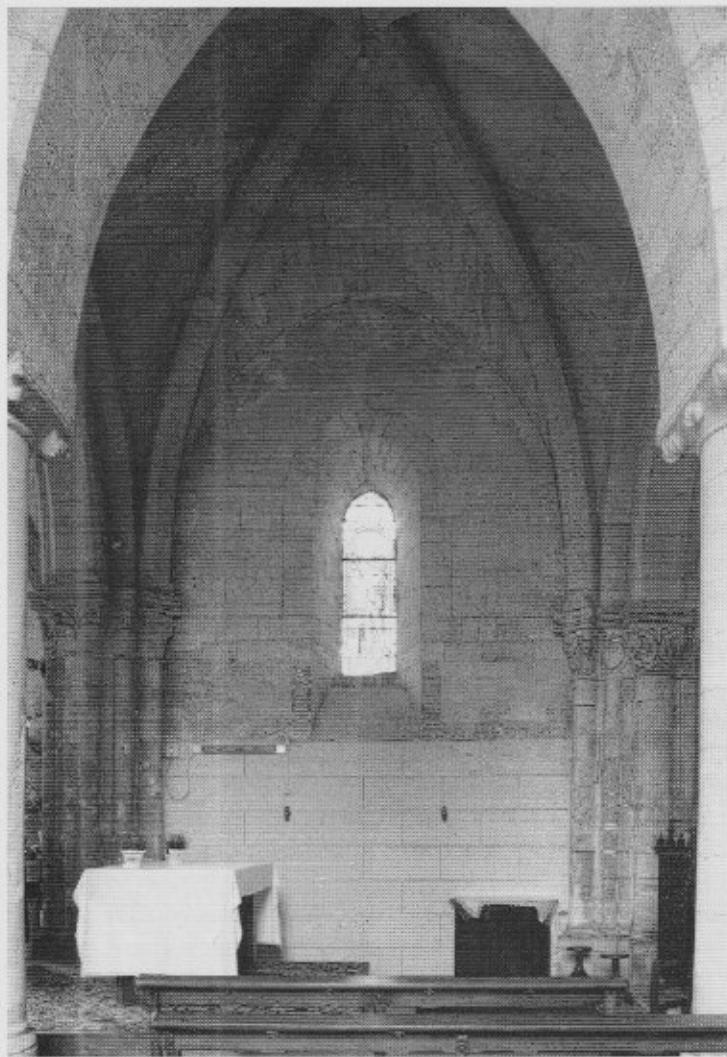
54. Deux des trois arcs de la base du clocher d'Acy-en-Multien sont brisés et datent également de cette époque.

55. E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse...*, op. cit., t. 2, p. 18-22; D. VERMAND, *Eglises de l'Oise, Canton de Crépy-en-Valois*, op. cit.

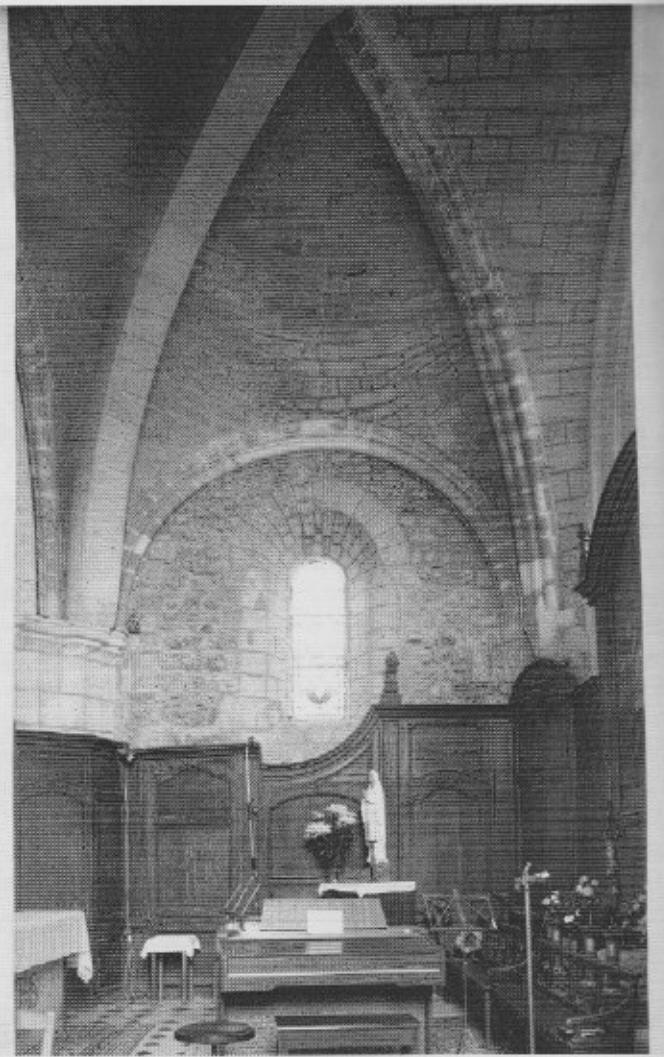
56. Il s'agit de l'arc oriental qui, comme ceux de Béthisy-Saint-Pierre, a subi un tassement qui lui donne la forme d'un cintre surbaissé.

57. E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse...*, op. cit., t. 2, p. 14-17; D. VERMAND, *Eglises de l'Oise, Canton de Crépy-en-Valois*, op. cit.

58. D. VERMAND, *Eglises de l'Oise, Canton de Nanteuil-le-Haudouin*, à paraître en 1996.



293. *Fitz-James. Première travée du choeur, vue vers le nord. (Ph. D. Vermand).*



294. *Bailleval. Deuxième travée du choeur, vue vers le nord. (Ph. D. Vermand).*

Si l'arc en plein cintre ne disparaît donc pas d'un coup - le choeur de la cathédrale de Noyon l'adopte encore au milieu du 12ème siècle (59) - on doit cependant admettre que l'arc brisé est très vite considéré comme un attribut à part entière de la nouvelle technique de voûtement, au moins en ce qui concerne les arcs doubleaux et, dans les nefs, les arcades (Bury (60) (fig. 338), Foulangues (61), Lavilletertre (62) (fig. 364).

Une chronologie basée sur les profils est, en revanche, impossible à établir. A Saint-Etienne de Beauvais, les doubleaux des plus anciennes travées des bas-côtés adoptent, certes, le profil simplifié avec arêtes simplement chanfreinées (fig. 290), mais ce profil se retrouve dans de nombreux édifices manifestement plus tardifs (années 30 et 40) comme Mogneville (63) (fig. 356), Cambronne-les-Clermont (64), Cauffry, Fitz-James... tandis que dans les années 20 (Morierval) (fig. 353) ou 30 (Noël-Saint-Martin) (65) (fig. 365), les doubleaux comportent plusieurs tores accolés.

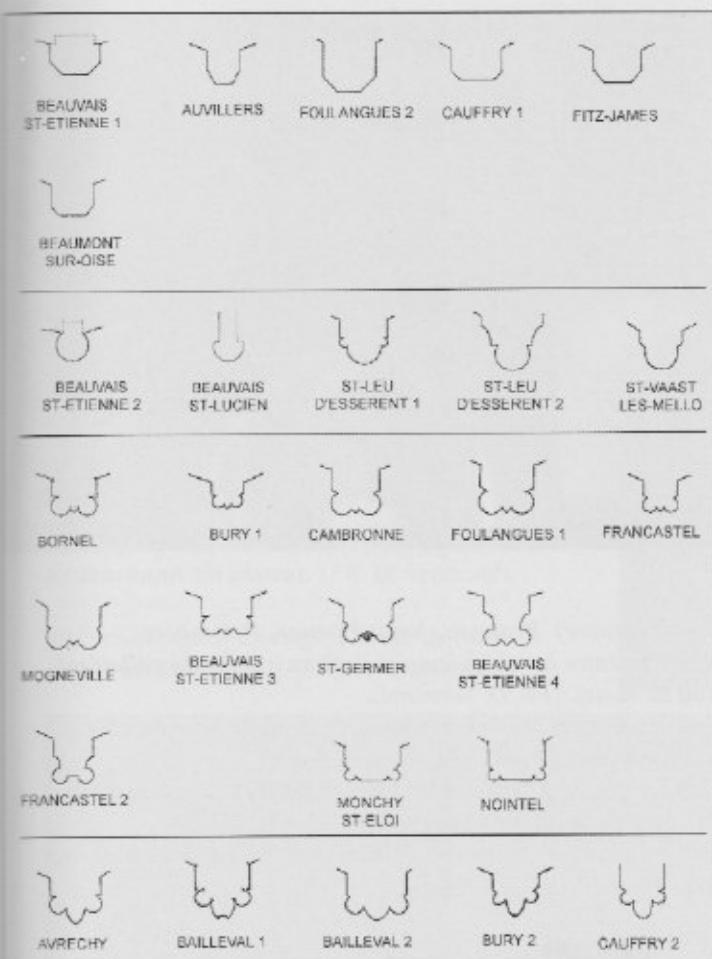
b) Les arcs formerets

La présence ou non d'arcs formerets ne peut davantage être considérée comme un élément sûr de datation même si, à terme, la tendance générale sera de construire de tels arcs, qui

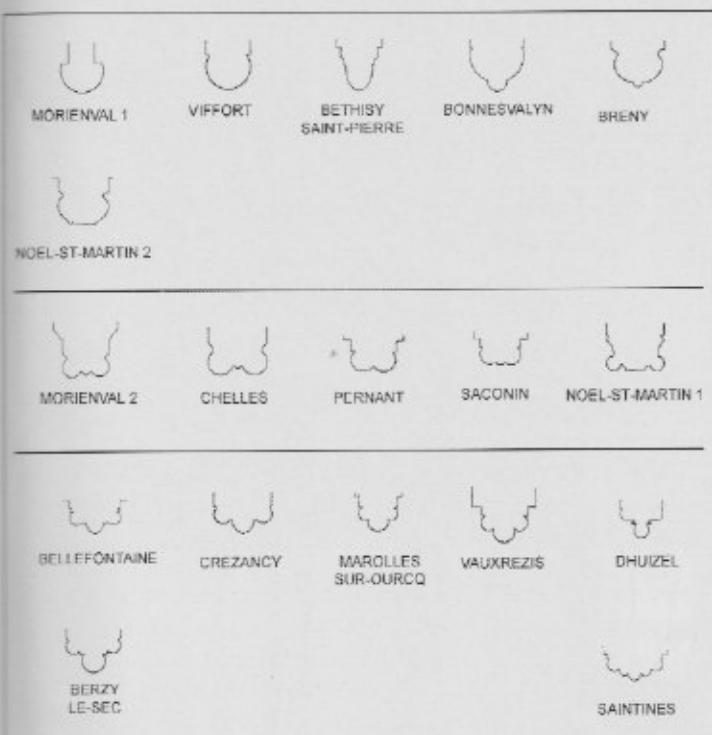
permettent un montage plus aisés des voûtains. Leur forme brisé est, en revanche, un indice de relative jeunesse.

Les plus anciennes voûtes n'en comportent pas, comme on peut le constater à Saint-Etienne de Beauvais (transept et bas-côtés), Morierval (fig. 353) ou à la base du clocher d'Acy-en-Multien (fig. 298). Plus tard, dans les années 30 et 40, les nefs de Foulangues, Bury (partiellement) (fig. 338), Saint-Vaast-les-Mello (66) (fig. 339), Lavilletertre (fig. 364), les transepts de Mogneville (fig. 356) et de Cambronne-les-Clermont (fig. 355), les choeurs de Rocquemont (67) (fig. 315), Bellefontaine (68), Fitz-James (fig. 293)..., la tribune du narthex de Saint-Leu d'Esserent (69) n'y auront pas davantage recours. Dans les années 1150, encore, les nefs de Cambronne-les-Clermont (fig. 312) et d'Acy-en-Multien, le choeur du Fay-Saint-Quentin (la voûte d'ogives remplace ici une voûte d'arêtes sans doute effondrée) (70) n'utilisent toujours pas d'arcs formerets.

Les plus anciens exemples de ce type d'arc se rencontrent, semble-t-il, à la seconde travée du choeur de Bailleval (fig. 294) et à celui de Noël-Saint-Martin (années 20 et 30), où ils adoptent une forme en plein cintre, surbaissé en ce qui concerne la seconde travée de ce dernier (fig. 365).



295. Profils d'ogives de la première moitié du 12ème siècle dans l'ancien diocèse de Beauvais (échelles différentes).



296. Profils d'ogives de la première moitié du 12ème siècle dans l'ancien diocèse de Soissons (échelles différentes).

c) Les ogives

S'il est un domaine dans lequel la plus grande diversité règne, c'est bien celui du profil des ogives et de leur mise en œuvre (fig. 295 et 296). De ce point de vue, Saint-Etienne de Beauvais apparaît comme un édifice exemplaire puisque l'on y rencontre, concentrés sur le transept et les dernières travées des bas-côtés de la nef, les trois types de profils les plus utilisés dans l'Oise durant la première moitié du 12ème siècle (fig. 297 et 303). Cette concentration de types si divers dans un seul édifice n'est pas propre à Saint-Etienne et montre que la recherche d'une unité formelle n'était pas, au moins durant cette période de gestation, une priorité.

59. Sur la cathédrale de Noyon, voir essentiellement J. SEYMOUR, *La cathédrale Notre-Dame de Noyon au XIIe siècle* (Bibliothèque de la Société française d'archéologie, 6), Paris et Genève, 1975.

60. A. PRACHE, *Île de France romane*, op. cit., p. 195-197; M. BIDEAULT et C. LAUTIER, *Île de France gothique*, op. cit., p. 110-117.

61. J. VERGNET-RUIZ, "L'église de Foulangues", *Bulletin monumental*, CVII, 1949, p. 101-123.

62. L. REGNIER, "L'église de La Villetertre", *Congrès archéologique de France*, LXXII (Beauvais), 1905, p. 489-522; A. PRACHE, *Île-de-France romane*, op. cit., p. 249-252.

63. M. AUBERT, "L'église de Mogneville", *Congrès archéologique de France*, LXXII (Beauvais), 1905, p. 475-488.

64. P. PLAGNIEUX, "Deux phases successives de la première architecture gothique dans l'Oise : l'église de Cambronne-les-Clermont", *Bulletin du GEMOB*, n° 27, 1987, p. 2-20; A. PRACHE, *Île-de-France romane*, op. cit., p. 199-201; M. BIDEAULT et C. LAUTIER, *Île de France romane*, op. cit., p. 118-126.

65. E. LEFEVRE-PONTALIS, "Notice archéologique sur l'église de Noël-Saint-Martin", *Comité archéologique de Senlis, Comptes-rendus et Mémoires*, 1885, p. 59-69; *L'Architecture religieuse...*, op. cit., t. 2, p. 69-72; M. DURAND, "L'église de Noël-Saint-Martin (Oise)", *Revue archéologique de l'Oise*, n° 9, 1977, p. 13-48; D. VERMAND, *Eglises de l'Oise, Canton de Pont-Sainte-Maxence*, op. cit.

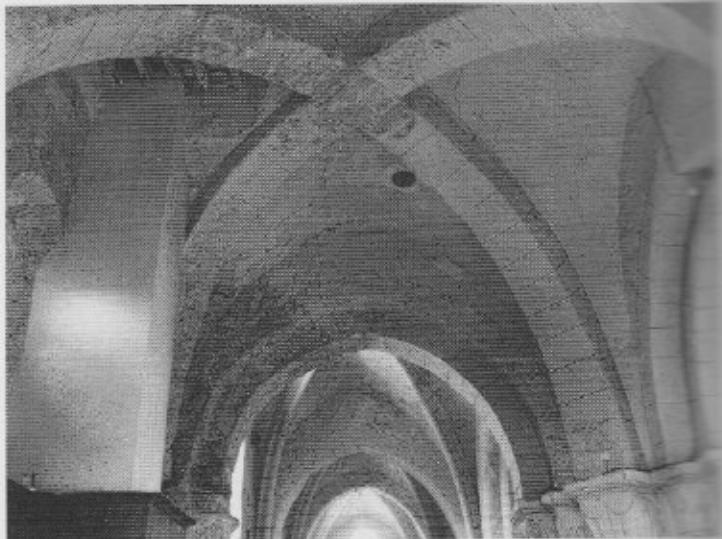
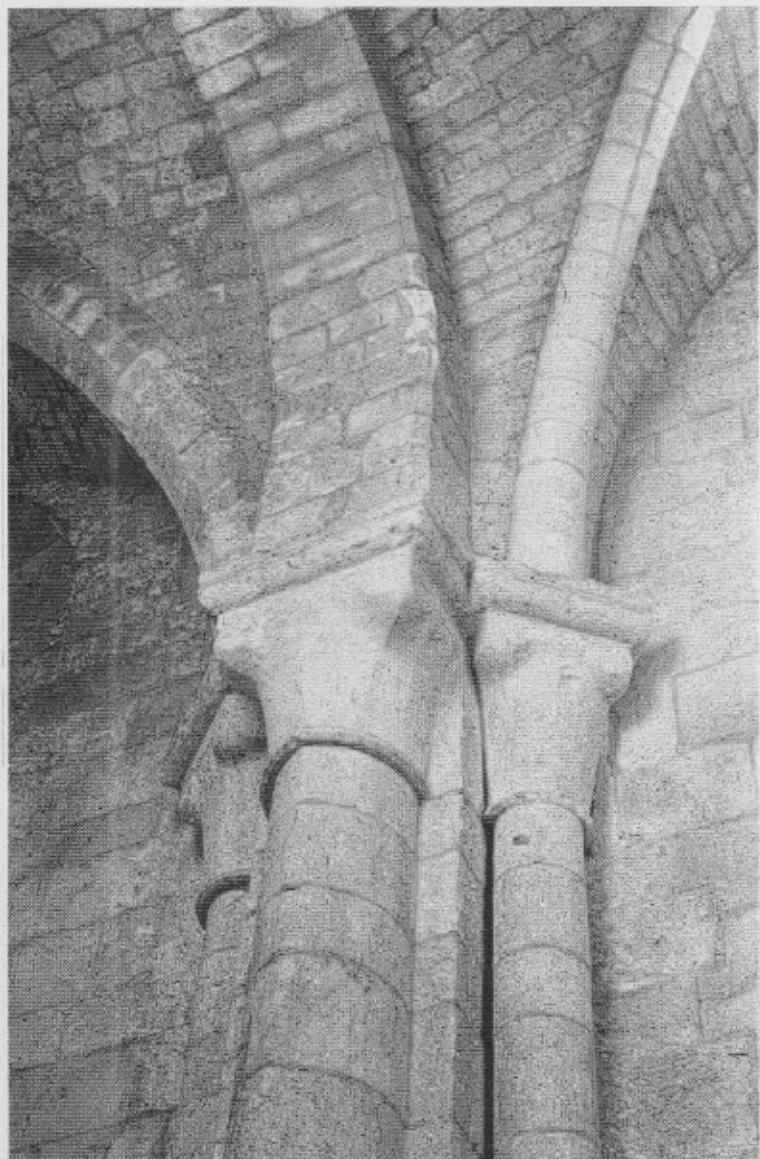
66. J. VERGNET-RUIZ, "Eglise de Saint-Vaast-les-Mello", *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, 1952, p. 3-8.

67. D. VERMAND, *Rocquemont. Eglise Saint-Laurent*, (Monuments de l'Oise, 9), à paraître en 1996.

68. E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse...*, op. cit., t. 2, p. 4-8. On sait que la date de 1125 évoquée par LEFEVRE-PONTALIS pour dater l'église du prieuré de Bellesfontaine n'est en fait qu'une autorisation de construire (cf. pièce justificative p. 8). Si les voûtes comportent quelques mal-adresses (retombées des ogives non adaptées aux supports qui les reçoivent), le style des chapiteaux oblige à rajeunir l'ensemble vers les années 1140. LEFEVRE-PONTALIS ayant pris cet édifice comme référence chronologique, nombre de dates qu'il propose pour d'autres édifices voûtés d'ogives sont ainsi erronées.

69. Sur Saint-Leu d'Esserent, il est utile de consulter les planches publiées par E. WOILLEZ, *Archéologie des monuments religieux...*, op. cit., qui, antérieures aux restaurations de SELMERSHEIM, permettent de mesurer l'ampleur des reconstructions effectuées par celui-ci. Voir également P. RACINET, "Construction, reconstruction et aménagement du Prieuré clunisien de Saint-Leu d'Esserent", *Bulletin du GEMOB*, n° 13, 1982, p. 17-25, où les dates des campagnes de construction sont cependant trop rajeunies; A. PRACHE, *Île de France romane*, op. cit., p. 207 à 210 et M. BIDEAULT et C. LAUTIER, *Île de France gothique*, op. cit., p. 318-331.

70. Les voûtes d'arêtes se sont conservées sur trois des quatre travées de la nef et doivent être considérées comme une rareté dans une région où, avant l'apparition de la voûte d'ogives, les nefs ne sont jamais voûtées.

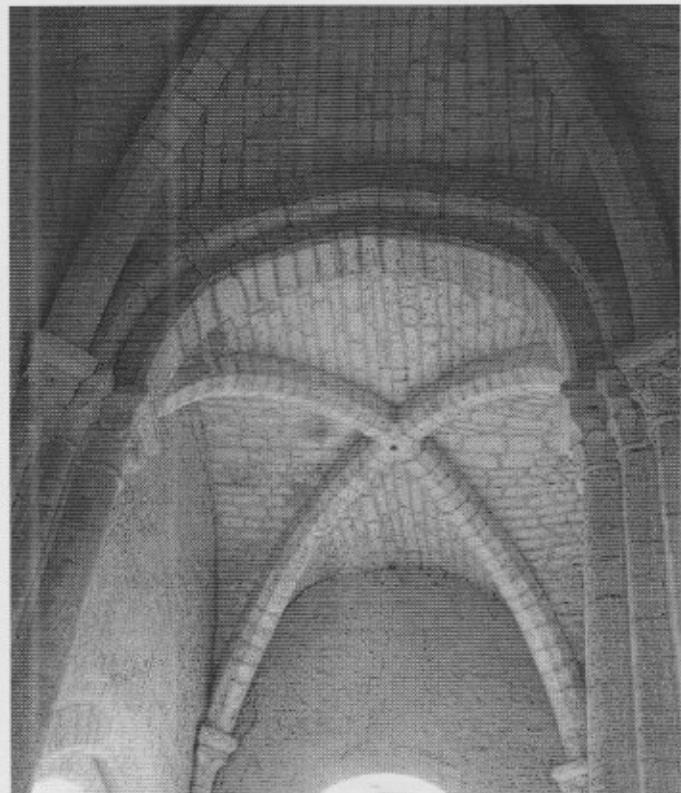


297 (ci-contre). Beauvais. Saint-Étienne. Retombées d'ogives entre les cinquième et sixième travées du collatéral sud de la nef. (Ph. D. Vermand).

298 (ci-dessus). Acy-en-Multien. Voûte de la base du clocher, vue vers l'ouest. (Ph. D. Vermand).

299 (ci-dessous). Acy-en-Multien. Retombée nord-ouest de la voûte de la base du clocher. (Ph. D. Vermand).

300 (ci-dessous, à gauche). Foulangues. Voûte de la nef, vue vers l'ouest. (Ph. D. Vermand).



301 (ci-contre). Morienville. Voûte de la partie tournante du chœur. (Ph. D. Vermand).

302 (ci-dessous). Cauvigny. Voûte de l'ancien croisillon nord. (Ph. D. Vermand).



Le premier profil, qui est le plus simple dans sa réalisation, consiste en claveaux de section carrée ou rectangulaire dont les arêtes sont simplement chanfreinées. Il est utilisé à la dernière travée des bas-côtés de la nef, soit dans les années 1120 (fig. 290 et 297). La base du clocher d'Acy-en-Multien en conserve une variante aux angles non chanfreinés qui est peut-être encore plus ancienne (années 1110 ?) (71) (fig. 298 et 299). On le retrouvera plus tard sur la nef de Foulangues (fig. 300), ou encore dans les chœurs de Cauffry et de Fitz-James (fig. 293), qui ne sont certainement pas antérieurs aux années 1140.

Il s'agit d'un profil qui ne sacrifie à aucune considération esthétique et que l'on peut qualifier de purement "utilitaire". De nombreuses voûtes d'ogives, particulièrement dans les constructions civiles - caves notamment -, s'en satisferont jusqu'à la fin du Moyen Age.

Le second profil, présent dans les travées suivantes des bas-côtés de la nef, est torique (fig. 297). Très simple, également, dans sa réalisation, il offre néanmoins un aspect plus élégant. De faible diamètre (23,5 cm) à Saint-Étienne, il sera réservé aux voûtes de surface réduite et on le retrouve, de fait, dans la partie tournante de l'abside de Morienville (fig. 301) ainsi qu'à Saint-Lucien de Beauvais (fig. 286) où il était sans doute associé aux voûtes du déambulatoire du transept, sinon du chœur. Ce profil, lié aux plus anciennes voûtes de l'Oise, connaîtra de nombreuses variantes selon que le tore est plus ou moins dégagé de la voûte par un bandeau et un cavet (tribune

71. Les ogives sont mises en œuvre d'une manière très particulière car elles ne comportent pas de clefs, les deux segments de l'une des ogives venant buter sur l'autre ogive, dont le tracé est continu. Cette manière d'appareiller les ogives - l'une coupant l'autre - se retrouve dans un certain nombre de voûtes du Midi de la France (voir M. AUBERT, "Les plus anciennes croisées d'ogives...", *op. cit.*, p. 17), mais aussi à la base de la tour-porche de Saint-Hilaire de Poitiers, dans un certain nombre de voûtes de Touraine (Cormery, Saint-Ours de Loches, Saint-Martin de Tours...) et, en Normandie, à la tour nord de la façade de la cathédrale de Bayeux ou, avec le profil plus élégant d'une arête entre deux tores, à Saint-Paul de Rouen.

Les chapiteaux associés à la voûte et aux doubleaux comportent plusieurs variantes du chapiteau à godrons - que l'on rencontre également en grand nombre dans les baies du clocher - ainsi que des palmettes d'angle, dont les prototypes se retrouvent dans les chapiteaux du 11^{ème} siècle de la région (D. JOHNSON, "Architectural Sculpture of the Aisne and Oise Valleys During the Second Half of the Eleventh Century", *Cahiers archéologiques*, 37/1989, p. 19-44).

Aussi, sauf à y voir une étonnante accumulation d'archaïsmes, il est plus vraisemblable de dater la base du clocher d'Acy-en-Multien vers 1120, au plus tard, ce qui en fait la plus ancienne voûte d'ogives conservée dans l'Oise.

du narthex de Saint-Leu-d'Esserent, bas-côté sud et croisillons d'Ully-Saint-Georges (72), bas-côté nord et croisillons de Cauvigny (fig. 302), troisième travée de la nef de Saint-Vaast-les-Mello...).

Dans les années 1140 et 50, le profil torique tendra à prendre la forme d'une amande plus ou moins prononcée (bas-côtés de Béthisy-Saint-Pierre (fig. 292), première et deuxième travées de la nef de Saint-Vaast-les-Mello (fig. 339), choeur du Fay-Saint-Quentin, croisée et nef de Cambronne-les-Clermont (fig. 312)...). Ces expériences trouvent leur aboutissement à partir de 1155 à la cathédrale de Senlis, où les ogives en amande (fig. 359), d'un effet plus graphique, sont systématiquement utilisées tandis que, dix ans auparavant, le célèbre choeur de Saint-Denis était resté fidèle aux ogives toriques, très légèrement profilées en amande.

303 (ci-contre). Beauvais. Saint-Étienne. Retombée sud-est de la voûte du bras sud du transept. (Ph. D. Vermand).

304 (ci-dessous). Mogneville. Retombée sud-ouest de la voûte du choeur. (Ph. D. Vermand).

305 (ci-dessous, à droite). Crouy-en-Thelle. Retombée sud des voûtes du choeur. (Ph. D. Vermand).

Le troisième profil est associé aux voûtes du transept, montées légèrement après celles des bas-côtés des dernières travées de la nef (sans doute vers 1130, au plus tard) (fig. 303). Il se compose d'une arête entre deux tores, dégagés d'un bandeau plus ou moins saillant par un cavet. Les exemples les plus anciens semblent venir de Normandie (salle capitulaire de Jumièges (fig. 280), choeur de Saint-Paul de Rouen (73), base du clocher de Duclair (74)...) et, dans l'Oise, de la voûte du choeur de Morienville (fig. 313), tous antérieurs à 1130.

Ce profil, qui connaîtra un vif succès par la suite, a le mérite de s'accommoder d'une largeur d'ogive relativement importante (plus de 30 cm) tout en conservant une certaine élégance. De nombreux édifices des années 30 et 40 vont ainsi l'adopter, parfois simultanément à d'autres profils



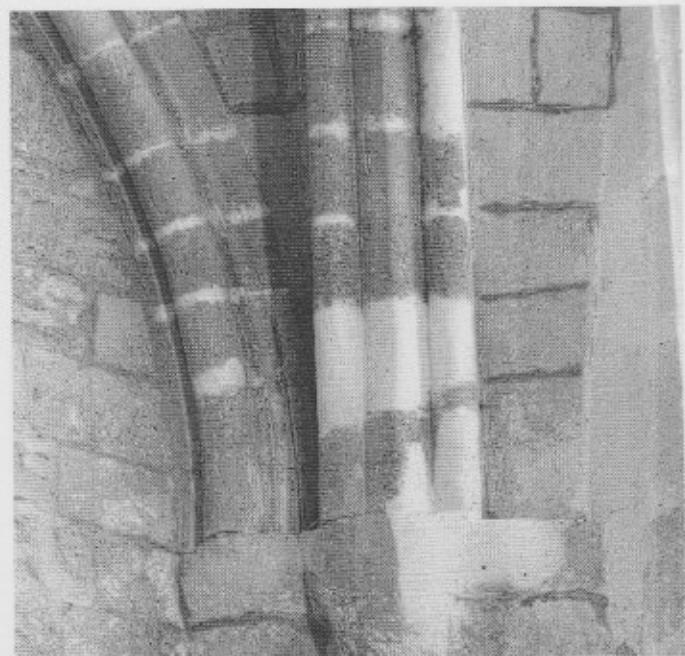
(Foulangues, Ully-Saint-Georges, Lavilletertre, Bury...), parfois exclusivement (Mogneville (fig. 304), Crouy-en-Thelle (fig. 305)). Plusieurs variantes viendront se greffer, jouant sur la taille respective des tores et de l'arête (Chelles (75), Bornel, où l'arête est très réduite) ou même sur la disparition de cette dernière (Saint-Germer-de-Fly (fig. 340), Francastel (fig. 334)).

Avec une réduction de sa largeur et un meilleur dégagement des tores par rapport au bandeau, le profil formé d'une arête entre deux tores va connaître une véritable fortune dans toute l'Ile-de-France jusqu'au milieu du 13^e siècle parfois. Un bon exemple de son évolution ultérieure peut être observé, là encore, dans les travées occidentales de Saint-Etienne de Beauvais, bâties à partir de la fin du 12^e siècle.

Hormis ces trois profils facilement identifiables, il en existe une très grande variété d'autres, plus difficiles à regrouper en familles homogènes. On se contentera de citer ici, à titre d'exemple, les ogives tout à fait étonnantes de la seconde travée du chœur de Noël-Saint-Martin, formées par un gros tore aplati sur lequel sont appliquées deux petites baguettes (ph. 365).

La formule consistant à faire saillir plus ou moins fortement un tore médian - arrondi ou en amande - entre deux autres tores connaîtra cependant un certain succès. Présente dans l'ancien diocèse de Beauvais (choeurs de Bailleval (fig. 306) et Avrechy, travée sous clocher de Cauffry, bas-côtés de Bury (fig. 325)...), elle sera surtout très répandue sur le territoire de l'ancien diocèse de Soissons (choeurs de Bellefontaine (fig. 307) et de Marolles (fig. 311) et, dans l'Aisne, choeurs de Crémancy, Vauxrezis, Berzy-le-Sec (76), parmi d'autres exemples) où les trois profils évoqués précédemment sont en revanche très rares. Utilisé pendant une longue période, ce type de profil est très difficile à dater même si l'on peut noter, comme pour le profil torique et celui constitué d'une arête entre deux tores, une tendance à un dégagement de plus en plus marqué des tores pour les exemples les plus jeunes (Cauffry, par exemple). La comparaison entre les ogives de la première travée du chœur de Bailleval (années 1140) et celles de la seconde travée (années 1120) est très parlante à ce sujet (fig. 295). C'est aussi ce profil qu'adoptent la petite voûte de la chapelle sud-est de l'église de Rhuis (77) (fig. 331) et, dans une étonnante variante à cinq tores de plus de 40 cm de largeur, celle de la travée sous clocher de Saintines (78) (fig. 330), toutes deux des années 1120.

En revanche, le profil des premières ogives anglo-normandes - un gros tore se détachant sur un bandeau plat plus ou moins saillant et aux arêtes chanfreinées ou non (choeur de Lessay, bas-côtés des choeurs de Durham, Peterborough, Winchester...) (79) - est inconnu dans nos régions, sauf à la première travée de la nef de Lavilletertre.



306 (ci-dessus). Bailleval. Retombée nord-est de la voûte de la deuxième travée du chœur.

307 (ci-dessous). Bellefontaine (commune de Nampcel), retombée nord-ouest de la voûte de la deuxième travée du chœur. (Ph. D. Vermand).



72. P. et Ph. BONNET-LABORDERIE, "L'église d'Ully-Saint-Georges", *Bulletin du GEMOB*, n° 22-23, 1985, p. 55-65; M. BIDEAULT et C. LAUTIER, *Ile-de-France gothique*, op. cit., p. 389-394.

73. Dr. COUTAN, "L'ancienne église Saint-Paul à Rouen", *Congrès archéologique de France*, LXXXIX (Rouen), 1926, p. 142-152.

74. P. des FORTS, "Duclair", *Congrès archéologique de France*, LXXXIX (Rouen), 1926, p. 573-586.

75. E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse...*, op. cit., t. 2, p. 36-39.

76. E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse...*, op. cit., t. 2, passim.

77. D. VERMAND, "L'église de Rhuis...", op. cit., p. 45-46.

78. E. LEFEVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse...*, op. cit., t. 2, p. 89-91. D. VERMAND, *Eglises de l'Oise, Canton de Crépy-en-Valois*, op. cit.

79. M. AUBERT, "Les plus anciennes croisées d'ogives...", op. cit., p. 34.